Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/litalieandlaruss00pier

BIBLIOTHÈQUE SLAVE F[illegible]RIENNE

X

L'ITALIE & LA RUSSIE

AU XVIe SIÈCLE

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS.

HRus
P6196it

L'ITALIE & LA RUSSIE

AU XVIe SIÈCLE

Voyages de Paoletto Centurione à Moscou. — Dmitri Guérasimov à Rome. — Gian Francesco Citus à Moscou.

PAR

P. PIERLING

524734
11. 7. 81

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

AVANT-PROPOS

PAOLETTO *Centurione a été l'initiateur d'un grand mouvement diplomatique. Grâce à lui un messager russe parut à Rome, une ambassade pontificale se rendit au Kremlin. Moscou se rapprocha de l'Occident.*

L'intelligent Génois, par suite d'une distraction de Karamzine, passe en Russie pour un capitaine. Or Centurione n'a jamais exercé de fonctions militaires quelconques. Marchand de profession, Paoletto s'occupait du commerce d'épices, et ses deux voyages à Moscou avaient principalement pour but de chercher à

travers la Russie une nouvelle route des Indes.

Une polémique religieuse agitait les esprits lorsque Centurione arriva au Kremlin. Maître Nicolas Lüev, médecin allemand, faisait, paraît-il, de la propagande catholique. Le Génois, muni de lettres pontificales, aura pris part à cet échange d'idées. Mais, contrairement à l'opinion reçue, nous avons pu établir qu'il n'avait aucune mission officielle du Saint-Siège. Les papes ont seulement profité de ses voyages pour se mettre en rapports directs avec les grands-kniaz de Moscou.

Les projets de l'aventureux Paoletto restèrent toujours dans la région de l'idéal. La seule conséquence pratique de ses déplacements fut l'envoi d'un messager russe, Dmitri Guérasimov, à Rome. Giovio eut avec celui-ci de fréquents entretiens, ce qui nous a valu la Moscovia *et une courte esquisse du grand-kniaz Vasili III. Cette dernière production de l'évêque de Nocéra n'est jamais citée par les historiens russes.*

Instruit et distingué, parlant latin couramment, Guérasimov a fait en Italie honneur aux Moscovites. Si les commissions de son maître ne correspondaient pas aux vastes désirs du Saint-Siège, au moins l'arrivée de ce représentant officiel servit-elle d'occasion pour amener un rapprochement.

Un évêque franciscain, familiarisé avec l'Orient, fut envoyé, en 1525, avec Guérasimov à Moscou. Il devait porter dans le Nord des paroles de concorde et de paix et rallier le grand-kniaz à la croisade contre les Turcs. Les circonstances déterminèrent le rôle de Gian Francesco d'une manière encore plus précise. Charles-Quint et Ferdinand d'Autriche s'efforçaient de réconcilier le roi de Pologne avec le grand-kniaz de Moscou. Gian Francesco avait des lettres pontificales pour l'un et l'autre de ces deux princes. Par la force même des choses et malgré quelques petites intrigues, il se vit bientôt constitué arbitre entre Moscovites et Polonais. Fatigués de la guerre, les peu-

ples rivaux ne consentaient pourtant à la paix qu'à des conditions avantageuses, et ce n'était pas facile d'équilibrer des prétentions exagérées. Grâce aux efforts de Gian Francesco, une trêve de cinq ans fut conclue, mais l'évêque-missionnaire, brisé de fatigue et n'aspirant qu'au repos, ne sut tirer aucun parti des circonstances pour répandre de nouvelles idées. Les deux envoyés russes qui l'accompagnèrent en Italie trouvèrent le pape exilé à Orvieto. Le sac de Rome par la soldatesque du connétable de Bourbon avait tout bouleversé. A partir de cette date les rapports avec Moscou furent interrompus pendant une longue série d'années.

Après avoir exposé ces faits, nous avons essayé, en quelques pages, d'esquisser à grands traits la politique du Saint-Siège vis-à-vis de Moscou. C'est à tort, ce nous semble, que certains historiens y cherchent un système particulier. Le Vatican a simplement appliqué aux Russes le programme général auquel il s'en

tenait dans ses relations avec les peuples séparés de la communion romaine et plus ou moins disposés à combattre l'islam. Il leur proposait l'union religieuse sous un seul chef et l'union militaire contre les Turcs. Mais voici ce qui est singulier : à partir du XVe *siècle, il y a tantôt des aventuriers tantôt des hommes de bonne foi qui s'interposent entre le Vatican et le Kremlin et provoquent fatalement des malentendus. Il se forme peu à peu dans la curie romaine une tradition routinière qui attribue au grand-kniaz de Moscou un vif désir de la couronne royale et de la réunion des Églises. Des voix véridiques protestent parfois contre cette illusion bizarre sans jamais parvenir à la dissiper complètement. Certains événements ne s'expliquent que par cette disposition des esprits.*

Au risque de hasarder une transition trop rapide, nous demanderons en finissant si, à l'heure actuelle et sous une autre forme, il n'existe pas aussi de regrettables malentendus ? Pourquoi se

refuse-t-on à comprendre, sur les bords de la Néva, qu'il est un but surnaturel auquel Rome ne saurait renoncer, et que ce but est au-dessus des préoccupations nationales et politiques? Aussi bien la liberté religieuse franchement acceptée aplanirait peut-être bien des difficultés intérieures et rendrait la Russie plus forte et plus puissante.

Paris, 29 juin 1892.

L'ITALIE & LA RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

PREMIER VOYAGE DE CENTURIONE A MOSCOU.

Voir l'Appendice, nos I, II, III.

Émancipation légale de Paoletto Centurione. — Déshérité à titre de bâtard. — Ses qualités, son caractère, ses voyages. — L'hégémonie maritime des Portugais odieuse aux Italiens. — Nouvelle route des Indes de Benedetto Scotto. — Centurione s'en tient au réseau fluvial. — Avantages, difficultés. — La *matouchka Volga*. — Centurione et Léon X. — Message du pape au grand-kniaz de Moscou. — Politique romaine : paix en Europe, guerre en Orient. — Bonne opinion de Vasili. — Albert de Brandebourg. — Centurione à Kœnigsberg. — Dietrich Schomberg envoyé à Moscou. — Il obtient un sauf-conduit pour Centurione. — Paoletto se rend à Moscou. — L'accès dans l'intérieur du pays lui est interdit. — Le voyage aux Indes d'Athanase Nikitine. —

Procédés des Russes envers les étrangers. — Controverses théologiques. — Maître Nicolas Lüev et la propagande catholique. — L'orthodoxie militante. — Renseignements de Giovio. — Lettre de Vasili III à Léon X. — Départ de Centurione pour Rome.

Le 30 août 1503, dans l'austère et vaste palais ducal de Gênes, à l'aspect fièrement féodal, Raphaël Centurione se présentait par devant le juge des maléfices et lieutenant du podestat, docteur en droit, Augustin de Tarsis, assisté d'un notaire et de trois témoins convoqués expressément pour l'occurence. Ce n'était pas un crime de droit commun qui nécessitait cette comparution, le gentilhomme ligurien subissait les conséquences d'un péché de jeunesse. Son fils naturel, vulgairement appelé Paoletto, l'accompagnait, et le moment était venu de rompre les liens légaux de la paternité. Sous les yeux du tribunal, Raphaël saisit son fils de la main droite et puis le relâcha : tel était l'emblème et le rite traditionnel de

l'émancipation. Désormais Paoletto devenait *sui juris*, pouvant faire des contrats et des testaments, vendre, acheter, négocier, disposer de ses biens à son gré comme tout chef de famille âgé de plus de vingt-cinq ans. Père et fils jurèrent ensuite, la main sur l'Évangile, que l'émancipation ne se faisait pas en fraude de la commune ou des créanciers. Paoletto s'engagea à payer les impôts réguliers pendant trois ans, et à ne pas s'absenter sans autorisation du magistrat. Raphaël, cautionnant son fils, lui céda en pleine propriété tout ce qu'il lui avait gracieusement donné jusque-là et tout ce que Paoletto avait acquis lui-même. Quant à la fortune de la famille, elle passait aux enfants légitimes de Linoreta Lomellini. Paoletto, fruit d'un amour éphémère, dut se contenter d'une somme de cinquante florins une fois donnée de la main à la main, et d'un legs de cent ducats qui lui était assuré par testament.

Heureusement pour lui, le bâtard

déshérité était plus riche en audace et en idées qu'en argent sonnant. Les écrivains indigènes, à commencer par Giustiniani et Foglietta, sont unanimes à louer l'étendue de ses connaissances cosmographiques, son esprit d'initiative, la largeur de ses vues et la grandeur de son âme. S'il n'y avait peut-être pas du Christophe Colomb dans cette nature primesautière, comme d'aucuns le voudraient, au moins Paoletto était-il assurément de la race de ces hardis pionniers de la Renaissance qui poursuivaient leur but en dehors des sentiers battus. Sa jeunesse fut en partie, dans un but mercantile, consacrée à de lointains voyages. L'océan exerçait sur les Génois une attraction irrésistible. Il ouvrait des voies à leur commerce, les rapprochait de leurs colonies marchandes et faisait affluer les richesses dans la cité « superbe ». Un parent de Paoletto, Angelo Centurione, qui possédait la confiance de Raphaël, avait beaucoup navigué dans les mers d'Orient et no-

tamment visité l'île de Chio si renommée dans l'antiquité à cause de ses figues et de ses vins, et où les Génois avaient établi des manufactures de cire, des fabriques de velours et de damas. Encouragé par cet exemple ou en quête simplement de fortune, Paoletto, qui faisait le commerce des épices, parcourut l'Égypte, la Syrie, les bords de la mer Noire, et il put constater partout les pertes irréparables que l'invasion ottomane avait causées à son pays natal. Son patriotisme et ses intérêts matériels souffraient encore plus du prodigieux développement qu'avait pris le commerce du Portugal. Sur les traces de Barthélemy Diaz et de Covilham, Vasco de Gama n'avait pas en vain doublé le cap de Bonne-Espérance et abordé triomphalement à Calicut. Désormais une nouvelle voie maritime rendait plus facile l'accès des Indes Orientales. Les Portugais entendaient bien en faire la seule voie de communication entre le vieux monde et les riches provinces de

l'Asie, et s'emparer ainsi du monopole d'un commerce singulièrement lucratif. Une active surveillance fut exercée le long des côtes. Les précieuses cargaisons ne remontèrent plus l'Euphrate et ne descendirent pas le Nil. Au lieu de se diriger vers le golfe Persique ou la mer Rouge, elles s'en allèrent à Lisbonne à travers l'océan. Ce changement d'itinéraire fit des Portugais les seuls entremetteurs du commerce avec les Indes et les maîtres des marchés d'Occident. Se prévalant de ces avantages, ils imposèrent aux acheteurs des lois d'autant plus dures que les demandes surpassaient toujours les offres. Aussi réalisaient-ils constamment de gros bénéfices et vendaient, avec profit, même les denrées détériorées pour avoir souffert en mer ou séjourné trop longtemps dans les entrepôts de Lisbonne.

Les villes marchandes d'Italie voyaient avec dépit cette prospérité croissante d'une puissance étrangère. Elles eussent voulu régner sans rivales sur les mers

ou, pour le moins, se frayer une nouvelle route vers l'Orient et enlever aux Portugais leur hégémonie commerciale. Un compatriote de Centurione, Benedetto Scotto, avait songé à contourner le Nord-Est de l'Europe pour gagner les Indes en côtoyant la Chine. Son mémoire rédigé en italien et en français n'obtint aucun succès [1]. Jaloux de résoudre le même problème, Centurione fut mieux servi par ses connaissances géographiques. D'après son projet, on eût concentré les produits d'Orient sur les bords de l'Indus, l'un des quatre courants plus abondants de l'Inde que la légende fait descendre dans la plaine du haut d'un même pic de la montagne sacrée sous la forme de l'éléphant et du cerf, de la vache et du tigre. L'Indus est représenté par la vache. Après avoir remonté ce fleuve jusqu'à une certaine hauteur, les voyageurs eussent transbordé les marchandises dans l'Oxus en

1. Canale, *Storia del commercio,* p. 233.

traversant les défilés du Hindou-Kouch qui séparent les bassins de ces deux cours d'eau. De nos jours, les embouchures caspiennes de l'Oxus n'existent plus que dans le souvenir des géographes. Épuisées par les arrosements et les canaux, elles sont depuis longtemps ensablées, et l'Amou-Daria actuel est redevenu, comme dans les temps reculés, tributaire de la mer d'Aral. Mais la date précise de ce phénomène de physiographie nous échappe, et Centurione pensait encore avec Strabon que l'Oxus se déversait dans la mer d'Hyrcanie des anciens. Ce fleuve majestueux, ainsi calculait Paoletto, eût donc porté les lourdes cargaisons dans la direction d'Astérabad, elles eussent ensuite traversé la Caspienne dans toute sa longueur, remonté la Volga et ses affluents, l'Oka et la Moskova, pour atteindre enfin Moscou. La capitale des tsars offrait déjà des moyens de communication relativement plus faciles avec le Nord. En peu de jours, les balles et les ballots pénible-

ment amenés du fond des Indes eussent gagné les bords de la Baltique, la ville de Riga, et se fussent trouvés sur le seuil des marchés d'Europe.

Gigantesque tracé, séduisant rien que par sa hardiesse : un immense réseau fluvial eût rivalisé avec l'Atlantique et le mouvement commercial eût rappelé à la vie des peuples restés trop longtemps à l'écart. La Perse et les régions environnantes auraient vu reparaître les beaux jours des khans tatars de la race de Houlagou, et la Moscovie serait devenue d'emblée un état florissant. Que si le projet était grandiose, les difficultés d'exécution le surpassaient encore en grandeur. Pour ne rien dire des obstacles à vaincre au pied de l'Himalaya et sur le versant aralo-caspien, la grande artère russe, la Volga, parsemée de bancs de sable, ne se laissait guère remonter facilement. Un vent contraire arrêtait net la navigation, l'accalmie obligeait les rameurs à mettre pied à terre, et leurs épaules athlétiques, leurs muscles d'ai-

rain, halaient à grand'peine les navires contre le courant. Aux résistances de la nature s'ajoutait le danger des brigands. Du fond des forêts vierges de la rive droite, ils s'élançaient à l'improviste sur les paisibles voyageurs, mettaient leurs marchandises au pillage et, chargés de butin, s'en revenaient dans leurs repaires où personne n'osait les attaquer. Un tour de main, dit une chanson populaire, et la caravane est prise. C'est là, dans les kourgans inaccessibles de la *matouchka Volga* que s'établira un jour Stienka Razine pour répandre au loin la terreur de son nom. Si redoutables étaient les périls de la route fluviale que souvent les marchands préféraient se rendre par terre d'Astrakhan à Moscou, en compagnie des Tatars qui allaient vendre leurs chevaux dans la capitale. Assurément, Centurione ne pouvait être initié à tous ces détails, aussi lui tardait-il de voir les choses de près et d'étudier sur les lieux les combinaisons caressées à Gênes. Il résolut, dans ce but, de pous-

ser lui-même une pointe jusqu'à Moscou.

Pour avoir plus facilement accès auprès du grand-kniaz Vasili III, Centurione s'adressa au pape. Aucun document, que nous sachions, ne mentionne expressément sa présence à Rome, mais il est à présumer qu'il fit ce voyage en personne vers la fin de 1518 ou dès le commencement de 1519. A la cour brillante de Léon X, au milieu des Raphaël et des Michel-Ange, des Guichardin et des Arioste, des Sadoleto et des Bembo, le marchand d'épices de Gênes aura passé complètement inaperçu. Le Vatican ne se mit pas en frais pour le recevoir, et le maître des cérémonies, Paris de Grassis, n'eut rien à noter dans son journal. Toujours est-il qu'au témoignage de Giovio, Centurione reçut une lettre de Léon X pour Vasili. La mission du Génois n'en devenait pas, de ce fait, officielle. Il s'en allait à Moscou en son propre nom, à ses risques et périls. Le Saint-Siège, nous le verrons plus tard, ne se fit pas faute de l'affirmer d'une manière catégorique. Un

message pontifical donnait à son porteur du prestige, Léon X n'avait aucun motif de refuser cette faveur à Paoletto, mais les affaires diplomatiques revenaient à d'autres personnages.

Depuis longtemps déjà les pays slaves attiraient l'attention du Saint-Siège, et ses procédés à leur endroit rentraient dans sa politique générale. Quoique absorbé par les événements d'Italie, paralysé par les liens de famille, menacé par l'Allemagne en révolte, Léon X n'en reprit pas moins le traditionnel projet d'union dans une croisade contre les Turcs. Paix en Europe, guerre en Orient, tel était le mot d'ordre qui partait de la colline du Vatican. Les suffrages du concile de Latran l'avait renforcé, en 1518, en proclamant une trêve de cinq ans pour conjurer le péril islamique. Et comme une part notable d'initiative devait, dans cette œuvre, échoir au roi de Pologne, le pape cherchait à lui garantir une parfaite sécurité, en le réconciliant avec ses deux plus redoutables ennemis, le grand-maî-

tre de l'ordre Teutonique et le grand-kniaz de Moscou. On fondait nommément sur ce dernier de singulières espérances, et tout semblait conspirer pour donner le change sur ses dispositions. Les envoyés du pape ne parvenaient pas jusqu'au Kremlin : Jacques Piso, diplomate et poète à ses heures, le dominicain Nicolas Schomberg, le fougueux évêque de Guardalfiera, Zacharie Ferreri, dirigés officiellement sur Moscou, ne franchirent jamais, pour une raison ou pour une autre, la frontière polonaise. Privé de renseignements directs, Léon X s'en remettait aux lettres élogieuses du roi Christian de Danemark, au témoignage rassurant de Ciolek, évêque de Plock et représentant de Pologne. Les souvenirs personnels du pape s'accordaient avec les récits des étrangers : il se rappelait que les ambassadeurs d'Ivan III avaient entretenu Alexandre VI d'union et de concorde, et ne songeait pas à faire la part de leur finesse byzantine. Au contraire, édifié par les démarches du père,

il n'en prêtait au fils que des sentiments plus conciliants, et prévoyait déjà le moment où Vasili lui tendrait cordialement la main [1]. Ceci explique la promptitude du pape à accorder un message pour le souverain de Moscou, tout en se réservant les négociations diplomatiques.

Il est à croire que Centurione fut aussi efficacement recommandé au grand-maître de l'ordre Teutonique. Albert de Brandebourg portait encore sur ses épaules le manteau blanc de la milice sacrée que son cœur était déjà entièrement gagné aux nouvelles doctrines. Toutefois il ne laissait pas transpirer ses desseins d'apostasie et maintenait des relations avec la cour de Rome où ses frères briguaient des bénéfices. D'autre part, des intérêts communs rattachaient Albert à Vasili, personne n'était donc mieux qualifié pour servir d'intermédiaire entre un client du Saint-Siège et le maître du

1. *Acta Tomiciana*, t. V, p. 188, Léon X à Zacharie Ferreri, 1er novembre 1519.

Kremlin. Dans tous les cas, et cela fait honneur au sens politique de Centurione, pour pénétrer à Moscou, il ne s'adressa pas au roi de Pologne, mais s'en vint droit à Kœnigsberg.

Albert accueillit gracieusement la demande de Centurione et prit aussitôt des mesures en conséquence. Dans les premiers mois de l'année 1519, le chevalier Dietrich Schomberg se rendit pour la troisième fois en mission à Moscou [1]. Son but principal était de resserrer l'alliance de l'ordre avec Vasili contre les Polonais qui se repentaient trop tard d'avoir appelé les Teutons au milieu d'eux. Les subsides devaient cimenter l'amitié. Le grand-kniaz voulait bien verser de l'argent pourvu qu'Albert s'emparât de Cracovie ou, du moins, se mît en campagne, mais les preux chevaliers exigeaient l'argent avant de tirer l'épée : de là des contesta-

1. *Sbornik roussk. ist. obcht.*, t. LIII, p. 78 à 122, n°s 9, 10, 11. Les pièces relatives à la même ambassade et conservées aux archives de Kœnigsberg seront publiées prochainement.

tions mutuelles sans cesse renaissantes. En dehors des questions financières, Dietrich était chargé de requérir des sauf-conduits pour son frère Nicolas, religieux dominicain, et pour Centurione. Le frère prêcheur Schomberg, investi de fonctions diplomatiques et promu dans la suite au siège de Capoue et au cardinalat, possédait les secrets du Vatican. Dietrich annonça mystérieusement de sa part qu'il s'agissait de doter Moscou d'un patriarche et d'un roi, si l'union des Églises parvenait à se faire. Quant à Centurione, on le recommandait simplement à titre de trafiquant. Le grand-kniaz accorda volontiers les sauf-conduits, se déclara désireux d'être en bons rapports avec le pape, mais écarta prudemment les discussions religieuses en protestant qu'il garderait toujours « la foi grecque ».

Nicolas Schomberg ne profita pas de cette occasion et ne vint jamais étaler sa robe blanche à Moscou. L'intrépide Centurione, muni de sa carte géographique, s'empressa, au contraire, de se mettre en

route. La chronique russe nous apprend laconiquement son arrivée au Kremlin. « En la même année (1519), nous dit-elle, vint auprès du grand-kniaz à Moscou de la part du pape romain son serviteur (*tchéloviek*) nommé Paul avec un message [1]. » Encore, malgré sa concision, ce texte n'est-il pas complètement exact : Centurione n'était ni serviteur, ni « homme du pape », et il ne venait pas de sa part. Pour combler les lacunes du trop discret chroniqueur, nous n'avons guère que le récit de Giovio et quelques données fragmentaires.

Et d'abord, quant au plus cher objet de ses rêves, Centurione essuya un échec complet. Le grand-kniaz Vasili lui interdit l'accès dans l'intérieur du pays, et lui refusa les moyens d'étudier les communications avec les Indes. Ce n'était pas que les Moscovites fussent indifférents aux avantages du commerce avec l'Asie, des principes d'un tout autre or-

1. *Liét. po Nikon. sp.*, t. VI, p. 227.

dre réglaient ici la conduite du souverain.

La Russie avait eu son Centurione dès le xve siècle. Dans le cercle restreint des marchands plus ou moins lettrés de l'époque, l'Hindoustan passait pour une espèce d'Eldorado du commerce. Un hardi négociant de Tver, Athanase Nikitine, voulut s'en convaincre de ses yeux. Devançant ses compatriotes et son siècle, il descendit la Volga et la Caspienne, parvint jusqu'à Ormuz, pénétra dans le Khoraçan, et revint à Tver par Téhéran, Trébizonde et Kaffa. Les impressions rapportées de cette tournée n'étaient guère encourageantes : aucun débouché pour les produits moscovites, marchandises pillées en route, aventures désastreuses et mauvais traitements de toute sorte. « Chrétiens mes frères, s'écriait Athanase après son retour, n'allez pas aux Indes si la foi orthodoxe vous est chère, car on y est exposé aux plus terribles épreuves à moins de se faire rénégat [1]. »

1. *Poln. sobr. roussk. liét.*, t. VI, p. 330 à 358; Minaëv, *Staraïa India*, passim.

Le grand-kniaz Vasili ne s'effarouchait pas facilement, et s'il a eu connaissance du mémoire d'Athanase, il n'a certainement pas adopté ses opinions. Un développement du commerce russe, même du côté des Indes, ne lui répugnait pas et, en 1533, interpellé par le khan Babour, il se déclara tout prêt à entrer en relations commerciales avec ce descendant de Tamerlan.

Les fins de non-recevoir opposées à Centurione émanaient d'une autre source et relevaient de scrupules invétérés. On voulait bien à Moscou héberger des étrangers, se servir de leurs talents, à condition de les surveiller étroitement et de leur interdire, au besoin, le départ ; mais livrer à un inconnu les arcanes de la vie populaire, le laisser circuler librement sur les eaux grises de la Volga, le Jourdain moscovite, c'eût été briser avec des traditions séculaires et froisser le sentiment national. Cependant, de l'aveu même de son fils, Vasili poussait l'exclusivisme à l'excès. A propos des négocia-

tions avortées de Clément VII pour obtenir le libre passage jusqu'en Perse, Ivan IV disait au Florentin Tedaldi qu'il se fût montré plus conciliant que son père.

Battu sur ce point, Centurione essaya de prendre sa revanche sur un autre. Son esprit était assez souple et ses connaissances assez variées pour qu'il pût s'élever au-dessus des intérêts purement matériels et planer dans des régions supérieures : il ne fit, paraît-il, rien moins que de la théologie. Rendu à Moscou pour des affaires de commerce, nous dit Giovio, Centurione y agita la question de l'union des Églises et la discuta avec les familiers de Vasili. Le curieux phénomène qui se produisait alors en pleine terre russe explique cette hardiesse : dans le foyer du fanatisme, en dépit des obstacles, la propagande catholique répandait ses rayons lumineux.

Le promoteur de cette innovation était un médecin allemand, maître Nicolas Lüev ou Boulev, — car les contempo-

rains l'appellent tantôt d'une manière tantôt d'une autre, — homme de grand talent. Le diplomate autrichien da Collo qui l'a connu personnellement à Moscou, le dit très versé dans la médecine, l'astrologie et toutes les sciences [1], et ses ennemis mêmes ne contestent pas sa compétence et sa valeur intellectuelle. Quant à son habileté professionnelle, on l'estimait si haut qu'il resta jusqu'à la fin le médecin préféré du grand-kniaz dont jamais il ne perdit les bonnes grâces.

Or ce vaillant disciple d'Esculape songeait à la vie des âmes autant qu'à la guérison des corps et consacrait ses loisirs à la controverse dogmatique. Épris de l'idée unitaire, il aspirait à la réunion des Églises et, de sa plume féconde, multipliait les messages dans ce but. Il en a adressé à Vassian, archevêque de Rostov, à Maxime le Grec, au diak Mounékhine et à d'autres encore. Tous ces écrits sont

1. Karamzine, *Istoria gos. ross.*, t. VII, p. 85, note 358.

malheureusement perdus pour nous. A en juger d'après les réponses qu'ils ont provoquées, maître Nicolas ne cachait pas le fond de sa pensée : se réclamant de l'unité de Dieu, de l'Église et du baptême, il préconisait l'union de tous les fidèles sous l'autorité d'un seul pasteur. Le tour et la forme de ces lettres devaient être modérés et insinuants, car ses adversaires l'accusent d'avoir dissimulé la rigueur des dogmes latins et comblé d'éloges hypocrites la foi orthodoxe, comme pour dresser des pièges aux bons Moscovites. D'aucuns s'y laissèrent prendre, en effet, et on compte parmi les néophytes plus ou moins convaincus de Lüev, le boïar Fedor Karpov, un hégoumène dont le nom est resté inconnu et peut-être quelques autres.

Les modestes succès du médecin polémiste ne passèrent pas inaperçus. Le ban et l'arrière-ban de l'orthodoxie militante s'élevèrent contre lui. Un auteur anonyme, moins érudit que zélé, lança une diatribe grotesque où les outrages tom-

bent dru en guise de bonnes raisons. Philothée, moine de Pskov, dépensa une somme considérable d'enthousiasme contre les Latins. Un Byzantin vint avec plus de savoir et de talent au secours des Russes. Il s'appelait Maxime, et l'histoire lui a conservé le surnom de Grec. Jeune homme, il avait parcouru l'Italie, cultivé l'humanisme, admiré Politien et connu Alde Manuce. Touché et transformé par l'éloquence dramatique de Savanarole, il alla s'enfermer dans le couvent de Vatopaedhion où les ascètes trouvaient le calme et les savants de précieux manuscrits. Appelé à Moscou, en 1518, pour la traduction d'un psautier célèbre, le moine du Mont-Athos y déploya une activité exubérante. Sa cellule devint le rendez-vous des lettrés. On y passait en revue toutes les questions du jour. Maxime rompit des lances avec les Juifs et les Arméniens, plaida la cause de sa patrie en deuil, réfuta les astrologues et les mahométans. La propagande catholique l'émut profondément. Pour raffermir les Mos-

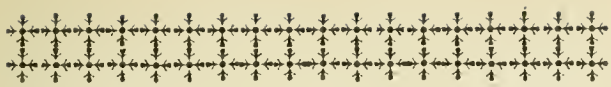
covites chancelants, il écrivit des messages sur les dogmes controversés, sur l'union des Églises, prenant surtout à partie maître Nicolas. Et comme celui-ci avait comparé la sainte Trinité au triangle, il l'accusait de profaner les augustes mystères par la géométrie [1].

Dans toute cette polémique dont nous n'avons, du reste, que des échos le nom de Centurione n'est jamais mentionné. Il serait téméraire de supposer qu'il y ait pris une part active. Rien que l'ignorance de la langue l'eût mis bien vite hors de combat. Toutefois les partisans de Lüev, Lüev lui-même, durent se féliciter de le voir au milieu d'eux, car s'il n'était pas agent officiel ou officieux du pape, au moins venait-il de Rome avec une lettre pontificale, avec les convictions catholiques d'un Italien. Il y avait là un puissant motif de rapprochement et, grâce aux interprètes, des rapports

1. *Sotchinénia Preb. Maksima Greka*, t. I, p. 323, 341, 455 etc.

pouvaient s'établir entre les intéressés. Dans ces conditions, on s'explique comment Giovio a pu affirmer que Centurione a traité de l'union des Églises avec les familiers de Vasili. Il n'avait pas besoin pour cela de donner de sa personne et de se jeter lui-même dans la mêlée; mais les propagateurs des idées nouvelles l'auront mis au courant de leurs projets, de leurs efforts, et cela suffisait pour justifier l'assertion de Giovio.

Vasili, étranger à ces discussions, inébranlable dans la « foi grecque », gardien jaloux de l'exclusivisme national, donna cependant à Centurione une lettre, au témoignage de Giovio, flatteuse pour le pape, mais dont le texte ne nous est point parvenu. Et Paoletto, que sa vie errante et agitée avait habitué aux longues espérances de même qu'aux vastes horizons de la mer, resta enchanté de son voyage et regagna l'Italie pour y dresser de nouveaux plans.



CHAPITRE II

DEUXIÈME VOYAGE DE CENTURIONE. MISSION DE GUERASIMOV.

Voir l'Appendice, nos IV, V, VI, VII.

Mort de Léon X. — Adrien VI lui succède. — L'Allemagne et l'Orient. — Moscou et les Turcs. — Conseils d'Albert Pighius. — Mort imprévue d'Adrien VI. — Démarches de Centurione auprès de Clément VII. — Voyage de Moscou approuvé. — Message du pape à Vasili III. — Centurione revient à Rome avec Guérasimov. — Qualités de celui-ci. — Son passé : diplomate, collègue de Maxime le Grec. — Message de Vasili III au pape. — Politique du Kremlin. — Guérasimov et Francesco Chiericati. — Mémoire de Pighius. — Ses étranges illusions. — Un point essentiel justement apprécié. — Les Polonais doivent être écartés dans les négociations avec Moscou. — Clément VII n'adopte pas les vues de Pighius. — Gian Francesco Citus désigné pour la mission de Moscou. — Son origine, ses travaux, évê-

que de Scara depuis 1523. — Messages pontificaux. — Centurione désavoué. — Le roi de Pologne favorisé. — Difficultés de la mission.

Lorsque Centurione revint à Rome, il n'y trouva plus Léon X. Dans la force de l'âge, à l'apogée d'un triomphe militaire et politique, au moment où les troupes pontificales s'emparaient de Milan et rentraient victorieuses à Parme et à Plaisance, une courte et mystérieuse maladie emporta dans la tombe, le 1er décembre 1521, l'immortel protecteur des lettres et des arts.

Un ancien professeur de Louvain et précepteur de Charles-Quint, évêque de Tortose et cardinal, grand inquisiteur d'Aragon et de Navarre, intègre, rigide, parcimonieux, animé d'un zèle ardent et pur, succéda à l'aimable et prodigue Médicis. Les Romains apprirent un jour avec épouvante qu'ils seraient désormais gouvernés par un Flamand. En dépit des obstacles, Adrien VI se mit à l'œuvre

énergiquement. L'Allemagne et l'Orient réclamaient tous ses soins. Les humanistes et les poètes furent oubliés. On ne pouvait plus se méprendre sur la gravité des troubles religieux provoqués par la voix de Luther. Le pape, pour enrayer le mouvement, exigeait l'application de l'édit de Worms et s'efforçait en vain de gagner à sa cause l'électeur de Saxe. D'autre part, les échos d'Orient n'envoyaient que de sinistres rumeurs. L'héroïsme de Croissy n'avait pu sauver Belgrade : le 29 août 1521, après vingt assauts consécutifs, ce boulevard de la chrétienté avait été emporté par les Turcs. Victorieux sur le continent, Suleyman songeait à une campagne maritime, et le jour n'était plus éloigné où les chevaliers de Rhodes changeraient de domicile et de nom. A la vue du danger, Adrien, comme ses prédécesseurs, songea à la croisade.

En cas de guerre contre les Turcs, le grand-kniaz de Moscou apparaissait toujours comme un allié désirable. Sa qua-

lité d'orthodoxe ne pouvait qu'enflammer davantage le zèle d'un pieux pontife. Un ancien disciple de Louvain, Albert Pighius, faisait valoir auprès de son vénéré maître les motifs surnaturels en lui représentant la Russie comme un champ déjà mûr pour la moisson et digne d'être cultivé avec un soin spécial [1]. Aussi, après avoir conclu une ligue défensive avec différents États pour repousser les Turcs et sauvegarder l'Italie, Adrien, au témoignage de Giovio, paraît-il avoir approuvé et encouragé Centurione, désireux d'entreprendre un second voyage à Moscou. Une mort prématurée enleva le pontife, le 24 septembre 1523, sans que l'ardeur du marchand génois se ralentît.

Paoletto renouvela ses démarches auprès de Clément VII, héritier des grands desseins de son prédécesseur Adrien et de son cousin Léon X. Illusion ou réalité, déçu par des amis complaisants ou aveuglé par ses propres désirs, Centu-

1. *Lettera d'Alberto Campense,* éd. Semenov.

rione se flattait d'être bien vu de Vasili. Il contait des merveilles sur les sentiments du grand-kniaz envers le Saint-Siège, et rêvant toujours son nouveau chemin des Indes, il demanda au pape des lettres pour Moscou.

Clément VII s'intéressa à cette affaire. Initié à la grande politique du temps de Léon X, il partageait ses vues sur Moscou et se berçait des mêmes espérances. Toutefois aucune mission officielle ne fut confiée à Centurione. On le considéra toujours au Vatican comme un étranger, un citoyen de Gênes, non pas comme un « homme du pape ». Mais, profitant de l'occasion, le pape s'adressa directement à Vasili avec une lettre datée du 25 mai 1524 et rédigée sous l'impression des meilleurs souvenirs du passé et des rapports favorables de Centurione : vagues désirs d'union et de rapprochement, promesses d'honneurs et dignités, proposition d'envoyer un mandataire à Rome. Centurione ou tout autre à sa place, disait le pape en finissant, s'expli-

quera plus longuement sur tous ces points et puisse-t-il trouver bon accueil [1]. Il ne faut pas croire que ces dernières paroles indiquent une mission officieuse. Tout à l'heure nous entendrons Clément VII s'expliquer catégoriquement : en dépit de cette clause équivoque, le Génois sera toujours tenu à l'écart de la diplomatie.

Le second voyage de Centurione ne fut qu'une rapide excursion. Vieux et victime d'une cruelle maladie, il se mit en route avec une ardeur juvénile, et tandis qu'on le croyait à peine arrivé au Kremlin, il rentrait déjà à Rome, moins satisfait qu'à son premier retour de Moscou. Cette fois Kœnigsberg ne l'avait pas vu passer. Centurione traversa la Pologne, se donnant à Cracovie pour nonce pontifical et, chose étonnante, loin de s'opposer à son voyage, Sigismond Ier se chargea de lui fournir l'entretien, les chevaux et les fourrages jusqu'à la fron-

1. Raynaldi, *Annales eccl.*, t. XXXI, p. 487.

tière russe. Le prétendu nonce gagna si bien l'affection du roi de Pologne, qu'au retour, le 8 juin 1525, celui-ci le recommanda chaudement à la munificence du pape, en insistant sur l'indigence et l'âge avancé du « brave homme [1] ». Giovio remarque aussi, en passant, qu'à parcourir le monde en tous sens, Centurione ne gagnait pas beaucoup d'argent. Les petits avantages matériels, plutôt que la politique, furent probablement la cause déterminante du nouvel itinéraire adopté par notre voyageur. Il passa deux mois à Moscou et, muni d'un sauf-conduit [2], se hâta de revenir en Italie. Avait-il obtenu des faveurs personnelles ou des facilités quelconques pour ses projets ? Rien ne permet de le supposer. Au contraire, un complet découragement semble avoir succédé chez lui à un enthousiasme prématuré. Du reste, ses traces disparaissent ici.

1. Theiner, *Vet. Mon. Poloniae,* t. II, p. 430, n° CCCCLXI.

2. *Sbornik roussk. ist. obchtch.*, t. XXXV, n° 98, p. 692, 694, 698.

Nous n'avons plus sur ses faits et gestes que de vagues indications dénuées de preuves authentiques. Tout son succès à la cour de Moscou se réduisit à ramener avec lui un mandataire du grand-kniaz Vasili, porteur d'un message pour le pape.

L'apparition de ce personnage à Rome, vers le mois de septembre 1525, prit les proportions d'un événement. Dmitri Guérasimov était le vrai nom de l'envoyé, on l'appelait familièrement le petit Mitia (*Mitia Maly*) et à l'étranger Demetrius Erasmius. Suffisamment instruit, versé dans les questions religieuses, parlant le latin et l'allemand, il avait derrière lui un passé honorable. Les fonctions d'interprète qu'il exerçait à Moscou équivalaient à celles d'un diplomate en activité de service. En effet, quelques missions politiques en Suède et en Danemark, en Prusse et en Autriche lui avaient été confiées. Travaillant avec Maxime le Grec à la traduction d'un psautier, il se distingua de ses collègues par la largeur de

son esprit. La besogne en elle-même était rude. Personne à Moscou ne savait le grec. Les préjugés des Byzantins étaient plus répandus que leur langue. Force fut donc de s'ingénier. Maxime traduisait du grec en latin, Guérasimov avec d'autres, du latin en russe, et les copistes fixaient la version sur le papier. Le moine intelligent du Mont-Athos s'aperçut bien vite que les textes du Kremlin fourmillaient d'erreurs, et il se mit à les corriger au grand effroi des interprètes : l'épouvante s'emparait de moi et je frissonnais d'émotion, dit l'un d'eux, chaque fois qu'il fallait changer une lettre ou effacer un accent. Ces scrupules faisaient présager l'avenir : l'aveugle attachement à des textes corrompus devait plus tard troubler profondément les esprits et dégénérer en raskol. Mieux inspiré, Guérasimov ne s'effarouchait pas de ces niaiseries.

Arrivé à Rome, il fut logé au Vatican dans un appartement fastueux et entouré d'égards. A l'audience du pape il se présenta revêtu de son brillant costume

national, avec des peaux de zibeline qu'il offrit de la part de son maître à Clément VII. Le message de Vasili que Giovio nous a conservé dut étonner les lecteurs par son contraste avec le bref pontifical. Le grand-kniaz ne s'attardait pas aux expressions d'exquise courtoisie et interprétait le rapprochement avec le Saint-Siège dans le sens d'une alliance militaire de l'Occident contre les infidèles. Évidemment on voulait écarter la question religieuse et se maintenir sur le terrain politique, sans toutefois médire expressément des Turcs avec lesquels les Russes étaient au mieux. Mais les relations avec une puissance étrangère n'étaient pas à dédaigner. Vasili n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui pour voir quel parti on en pouvait tirer. Les églises et les palais du Kremlin, les murs, les portes et les tours de la ville, les canons et autres armes à feu, la monnaie métallique, tout cet appareil d'une civilisation nouvelle était l'œuvre des Fioravanti, des Solari, des Debossis, et en

général des *Friazi* venus à Moscou à l'occasion du mariage d'Ivan III avec Sophie Paléologue. Le fils de la Byzantine le comprenait très bien et, pour avoir décliné les offres indiscrètes de Centurione, il n'en recherchait pas moins le contact avec l'extérieur dans la mesure et avec les précautions traditionnelles. Aussi le pape était-il invité à renvoyer promptement Dmitri avec un mandataire qui mettrait le grand-kniaz au courant des mesures à prendre contre les infidèles. Nous verrons plus tard que Vasili ne songeait pas à la guerre sainte, mais qu'il avait besoin d'habiles ouvriers.

Guérasimov en était là de ses démarches lorsqu'il fut arrêté par une fièvre inopportune. Sa vigoureuse nature en triompha facilement, et reprenant ses couleurs rubicondes et ses forces, il s'empressa de visiter les églises, les monuments et les ruines de l'immortelle cité, laissant libre cours à son admiration devant les chefs-d'œuvre des arts et les augustes témoins du passé. Le 27 sep-

tembre, fête des saints Côme et Damien, il assista à la messe pontificale, s'extasia sur la musique italienne et parut au consistoire où le cardinal Campeggi rendit compte de sa mission en Hongrie. Dans toutes ses courses à travers Rome, Guérasimov avait pour guide et mentor Francesco Chiericati, évêque de Teramo dans les Abruzzes, ancien diplomate, qui se consolait de son échec à la diète de Nürnberg en cultivant l'amitié d'Érasme et d'Isabelle de Gonzague. Paolo Giovio se ménagea aussi de longues et fréquentes conversations avec l'envoyé russe et, tout en le faisant causer, il taillait sa plume pour écrire sur Moscou.

Cependant les profanes se persuadaient que Guérasimov avait encore d'importantes et secrètes communications à faire. Il y a comme un écho de ces rumeurs dans le mémoire que Pighius, dont il a été question plus haut, crut devoir adresser à Clément VII. Ce savant flamand, astronome et théologien, trouvait encore des loisirs pour faire de la politique, et

comme son père, ses frères et quelques amis, avaient séjourné en Russie, il s'intéressait particulièrement à ce pays. Ce n'était pas qu'il fût exempt d'illusions, son esprit en était saturé. A ses yeux, l'union des Églises de Rome et de Moscou pouvait se faire sans difficulté, le grand-kniaz n'avait qu'à le vouloir sérieusement. Et comment ne le voudrait-il pas, lui, prince vraiment chrétien, jaloux de concorde religieuse, tandis que les autres qui se font mutuellement la guerre, au lieu de se croiser contre les Turcs, ne sont plutôt que des schismatiques et des païens? Ni preuves ni témoins ne manquaient à Pighius : il en appelait avec confiance aux ambassades d'Ivan III, au désir de Vasili d'envoyer des représentants au concile de Latran, à ses négociations avec l'empereur en vue de la couronne royale, à la trêve de cinq ans conclue avec la Pologne, à son ardeur contre les Turcs, et se couvrait prudemment de l'autorité d'Énée, archevêque de Nidrosie, de Jérôme Balbi, évêque de

Gurk, et du nonce de Pologne Thomas de Nigris.

Si étranges et hasardées que nous paraissent ces affirmations, il y avait un point essentiel sur lequel Pighius voyait juste. La présence de Guérasimov à Rome avait soulevé la question des rapports diplomatiques avec Moscou. Une solution s'imposait nécessairement. En principe, on ne pouvait contester ni l'importance de ces rapports, ni l'utilité de les entretenir, mais comment s'y prendre? Quels écueils éviter? Pighius est, à notre connaissance, le seul qui ait eu l'intuition de l'état réel des choses. Seul, il a justement apprécié la valeur de l'élément national et politique; seul, il a demandé qu'il fût mis hors de cause. L'envoyé du pape, dit-il, ne doit être ni Suédois, ni Livonien, ni Polonais, à cause des rivalités et des haines ordinaires entre voisins, et des guerres qui en sont la conséquence inévitable. Et, partant de ce principe, il s'arrête surtout sur les relations de la Pologne avec Moscou. Les conquêtes des

Russes sur les Polonais, observe-t-il judicieusement, ont jeté la discorde entre ces deux peuples. Un roi de Pologne, tout excellent chrétien qu'on le suppose, ne verra jamais de bon œil la prospérité de Moscou ni son amitié avec Rome. La raison en est évidente. Tant que le prince moscovite restera en dehors de la communion catholique, l'Occident le traitera d'ennemi, et on donnera même des indulgences à ceux qui prendront les armes contre lui. Qu'il se soumette au Saint-Siège, les sympathies et les alliances se déplaceront, le roi de Pologne ne pourra plus se réclamer de sa foi, les conditions de la lutte seront équilibrées, et le vrai but de la guerre sera démasqué. Pighius en conclut que, dans les négociations avec Moscou, les Polonais doivent être soigneusement tenus à l'écart. Jérôme Balbi, instruit par l'expérience, ajoute-t-il, s'est prononcé dans le même sens vis-à-vis d'Adrien VI. Les faits viennent à l'appui des témoignages, car chaque fois que les papes ont essayé d'envoyer leurs

nonces à Moscou, les rois de Pologne les ont arrêtés et leur ont fait rebrousser chemin, tellement ils redoutaient le contact de Rome avec le Kremlin. Le langage de Pighius était celui du bon sens et de la saine politique. Malheureusement il ne fut pas compris. Du reste, contrairement aux rumeurs, Guérasimov n'était chargé d'aucune révélation importante.

Clément VII n'avait qu'une vague idée des mystères que portait dans son sein le monde slave, et il ne tint aucun compte des observations du docte Flamand. S'il envoya un Italien à Moscou ce fut pour en faire un instrument des Polonais. Au XVIe siècle, les papes se servaient encore volontiers des *frati* pour les missions diplomatiques en pays éloignés. Mieux préparés et plus aguerris que les prélats de cour, ils échangeaient plus facilement la vie austère du cloître contre les fatigues et les ennuis d'un pénible voyage. Dans l'espèce, le choix du pontife se porta sur Gian Francesco Citus, de l'ordre des Mineurs.

Originaire de Potenza dans la Basilicate, il avait acquis de bonne heure une réputation de savant parmi les enfants de saint François et exercé au milieu d'eux les plus hautes fonctions. En 1514, il fut nommé commissaire de son ordre dans la curie romaine. La même année, Léon X l'envoya dans le Liban réprimer des erreurs qui se répandaient parmi les Maronites. La mission réussit à souhait et Gian Francesco, de retour à Rome, présenta au concile de Latran trois délégués qui firent acte de soumission au nom de leurs compatriotes. Député plus tard dans le Danemark et en Suède, où trois évêques avaient été mis à mort par le roi Christian II, il rendit compte de son enquête dans le consistoire du 28 avril 1523. Tant de travaux méritaient une rétribution : le 15 mai suivant, Adrien VI le promut à l'évêché de Scara en Suède. Le nouveau titulaire cherchait le moyen de pénétrer dans son diocèse agité par les factions, et résidait en attendant à Rome, lorsque Guérasi-

mov vint y apporter les propositions de son maître. Le 13 octobre 1525, Clément VII saisit le consistoire de l'affaire moscovite, et l'évêque de Scara fut désigné pour cette mission qui se bornait officiellement à faire entrer Vasili dans la ligue anti-ottomane.

Les messages pontificaux rédigés à cette occasion nous font connaître plus en détail la pensée du pape [1]. D'abord, comme nous l'avons déjà insinué, Clément VII s'attache à constater que Centurione a fait ses voyages de Moscou en son propre nom, pour ses affaires de commerce, et qu'il n'a jamais reçu aucune mission de Rome. Cette insistance équivaut à un désaveu. Évidemment on ne voulait pas marcher sur les brisées de Centurione. Désormais, les affaires de-

1. Clément VII à Vasili III, à Sigismond Ier, à l'évêque de Scara, *Vet. Mon. Poloniae*, t. II, p. 433 à 434, nos CDLX, CDLXI, CDLXII. Message en blanc à quatre prélats et quatre dignitaires polonais. Balan, *Mon. saeculi XVI*, p. 186, n° 142.

vaient être traitées sur un terrain nouveau.

Des instructions de vive voix furent données à Gian Francesco pour Moscou. Par écrit il n'avait sous les yeux que les formules ordinaires de politesse, des éloges à l'adresse de Guérasimov et surtout à celle de Vasili lui-même pour avoir pris tant d'intérêt à la croisade et montré tant de déférence envers le pape.

Le roi de Pologne fut mieux partagé. L'envoyé pontifical était mis en demeure de s'ouvrir complètement à lui, d'obtempérer à ses conseils et d'arranger toutes les affaires à son avantage : autant eût valu envoyer au Kremlin un agent polonais. Le pape comptait aussi sur l'appui de Sigismond pour maîtriser en Suède le flot montant de la Réforme. Gian Francesco était même autorisé à se démettre, au besoin, de son diocèse, afin de faciliter, en face du danger, l'organisation de la hiérarchie.

Il fallait, pour se montrer si bienveillant envers Sigismond, que Clément VII

eût une haute idée de son caractère, de son dévouement, de ses bonnes dispositions personnelles. Peu de mois auparavant, fatigués de la lutte et menacés par leurs voisins, les Polonais avaient conclu une trêve avec l'irréconciliable ennemi du nom chrétien. Sigismond lui-même l'avait annoncé au pape en rejetant la faute sur les incursions des Valaques, des Tatars et des Moscovites, et le pape acceptant ses excuses avait exprimé l'espoir qu'au moment décisif les Polonais ne manqueraient pas à l'appel. Les velléités pacifiques du roi rendaient la mission de Gian Francesco singulièrement complexe et délicate. Il fallait engager le kniaz orthodoxe à tirer l'épée et souffrir que le prince catholique gardât la sienne dans le fourreau, et puis agiter quand même le fantôme de la guerre contre les Turcs pour réconcilier les Russes avec les Polonais, car les circonstances, nous le verrons bientôt, obligèrent l'évêque-missionnaire à se charger de cette affaire. La bonne volonté de réussir ne lui man-

quait pas; mais, épuisé par les labeurs, il n'avait plus ni la force d'entreprendre hardiment une œuvre si difficile, ni l'envergure d'esprit, ni la souple ténacité qui, dans une position analogue, ont si bien servi un Possevino.

CHAPITRE III

MISSION DE L'ÉVÊQUE DE SCARA

Départ de Gian Francesco. — Séjour à Venise. — Arrivée à Cracovie. — Entrevue avec la reine. — Bona Sforza. — L'évêque de Scara découragé. — Départ pour Marienbourg. — Audience du roi. — Rapports entre la Pologne et Moscou. — Expédients adoptés. — Politique de Sigismond Ier. — Détresse des finances. — Armée défectueuse. — Instructions royales à Gian Francesco. — Smolensk est l'objectif des Polonais. — Difficultés à Vilno. — Arrivée à Moscou. — Nogaroli et Herberstein. — Ambassade de Sigismond. — Embarras d'étiquette. — L'évêque de Scara a le premier pas. — Caractère général des négociations. — Ballons d'essai. — La cession de Smolensk refusée. — Prétentions des Russes. — Les Polonais fléchissent. — Conclusion d'une trêve de cinq ans. — Vasili III et Gian Francesco. — Trousov et Lodyguine envoyés en Italie. — L'évêque de Scara à Cracovie. — Confidences de Sigismond. — Arrêt à Venise. — Sac de Rome. —

Gian Francesco nommé évêque de Puzzoli. — Audience du pape à Orvieto. — Diplomatie et commerce. — Les Russes à Venise. — Longue interruption de rapports avec Rome.

ERS la fin de l'année 1525, l'évêque de Scara, muni d'instructions et accompagné de Guérasimov, se mit en route pour Moscou. Jusque-là il n'y avait eu que des négociations préliminaires. Centurione avait spontanément frayé la route et posé des jalons, le Saint-Siège s'était engagé dans cette voie, en se réservant sa liberté d'action, le grand-kniaz avait envoyé un mandataire à Rome pour vérifier l'état des choses, provoquer une ambassade pontificale et parvenir enfin à un résultat. C'était à Gian Francesco de faciliter et de hâter la solution.

Arrivés à Venise, nos voyageurs furent présentés, le 17 décembre, au collège. L'évêque se servit du langage de missionnaire franciscain : il se dit envoyé à Mos-

cou par le pape pour arranger les affaires et propager la vraie foi. Quant à Guérasimov, vêtu de rouge et noir, coiffé d'un bonnet en feutre blanc, il recourut à un prêtre qui, faisant fonction d'interprète, exprima les sympathies du grand-kniaz pour la république. Il offrit ensuite au doge une superbe peau de zibeline de la valeur de cinquante ducats. Sanuto qui nous a conservé ces détails fait passer Dmitri pour l'ambassadeur auprès de Clément VII « du grand Vasili, prince de la ville de Moscou et empereur de toute la Russie [1] ».

Gian Francesco séjourna quelque temps à Venise pour y régler une des grosses difficultés des voyages au XVIe siècle : s'entendre avec les hommes compétents et se procurer de la monnaie ayant cours à l'étranger. Plus tard, il s'en repentit amèrement. Un change malheureux lui fit perdre beaucoup d'argent, et ce pre-

1. Bibl. de Saint-Marc à Venise, Sanuto, *Diarii*, t. XL, p. 331, 334.

mier retard en entraîna d'autres encore plus fâcheux à sa suite.

On ne parvint à Cracovie que le 28 février 1526. Après les fatigues d'un long voyage à travers les neiges de la Moravie et de la Silésie, l'évêque de Scara ne trouva dans la capitale qu'une nouvelle déception. Le roi de Pologne était depuis onze jours parti pour la Prusse, la reine résidait dans un château hors de la ville, il n'y avait personne pour traiter les affaires. Cruel embarras : fallait-il se résigner à un énorme détour afin d'aller trouver Sigismond, ou bien, sans chercher à le voir, se diriger directement sur Moscou ? Gian Francesco échangea des courriers avec la reine et se rendit auprès d'elle pour prendre conseil.

Bona Sforza que Sigismond avait épousée en secondes noces jouissait à la cour d'une grande influence. Sa beauté avait séduit et captivé le roi. Les ambassadeurs chargés de négocier le mariage lui avaient annoncé que Bona ressemblait plutôt à une nymphe ou à une déesse qu'à une

simple mortelle. Ils avaient pris la mesure de sa taille, de son pied et même envoyé sa chaussure à Cracovie. Les détails renchérissaient sur l'impression d'ensemble : cheveux superbes et argentés bien que les sourcils et les cils soient d'un noir d'ébène, yeux plus angéliques qu'humains, front ouvert et serein, nez régulier n'ayant rien d'aquilin ou de crochu, joues roses et pudibondes, lèvres éclatantes comme des coraux, dents égales et brillantes, cou droit et arrondi, épaules ravissantes, mains sans pareilles [1]. C'est ainsi que s'exhalaient les sentiments d'admiration des hommes du Nord transportés sous le ciel d'Italie : Balzac dans une page de roman n'eût pas mieux réussi ! Quoi qu'il en soit de cette appréciation, le fait est que Bona, profitant de son empire sur Sigismond et habile à nouer des intrigues, sut s'entourer de clients, se créer un parti et imprimer souvent aux affaires sa propre direction. Les rapports avec

1. *Acta Tomiciana,* t. IV, pp. 239 à 242.

Moscou l'intéressaient moins, elle se déclara incompétente et incapable de suggérer une ligne de conduite, mais elle n'en insista que plus fortement sur l'entrevue avec le roi au fond même de la Prusse. La perspective n'était guère attrayante. Le majordome de Bona que Gian Francesco avait connu à Jérusalem, et qu'il rencontrait avec étonnement en Pologne, lui disait sans détour : préparez-vous à traverser de nouveau les déserts d'Égypte. En effet, les voyageurs dans ces contrées ne devaient compter que sur eux-mêmes, on passait souvent des deux et trois jours sans rencontrer d'habitation et sans pouvoir se procurer de vivres sur place. Un peu découragé par ces descriptions, l'évêque de Scara se rappela le beau soleil de Naples dont les rayons l'avaient si souvent réchauffé. Il lui tardait de regagner l'Italie, d'assurer son avenir, et d'un accent mélancolique il supplia Sadoleto, évêque de Carpentras et secrétaire pontifical, de bien vouloir ne pas l'oublier, afin qu'il pût au retour trouver un endroit

pour reposer sa tête et ne pas s'inquiéter sans cesse du lendemain. En attendant, il fallut se remonter, se plier aux circonstances, acheter un fourgon, s'approvisionner de vivres et partir pour la Prusse. Guérasimov, après une vive résistance, se résigna aussi à ce détour. La nécessité d'obtenir un passeport l'emporta sur les ennuis du retard.

Le 28 mars, nos voyageurs arrivèrent à Marienbourg, résidence autrefois des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, conquête précieuse de la Pologne sur les chevaliers qu'on avait laissés imprudemment s'emparer du littoral de la Baltique. Le roi s'y trouvait depuis quelques jours aux prises avec les difficultés soulevées par les protestants de Dantzig. Sur les instances de l'évêque, une audience lui fut accordée, dès le lendemain de son arrivée, le jeudi-saint. C'est là qu'il apprit pour la première fois les détails de la mission qu'il aurait à remplir au Kremlin. Chose étrange! il n'est plus question des Turcs, on ne veut pas tou-

cher à la trêve conclue avec les futurs vainqueurs de Mohacs. Il n'est plus question de l'union des Églises russe et romaine. La Suède est mise de côté. Il s'agit seulement de conclure soit une trêve soit une paix avec Moscou [1].

Voici quelle était la situation et quels furent les expédients adoptés. Le dramatique et sanglant duel entre Moscou d'un côté, et de l'autre la Pologne et la Lithuanie durait déjà depuis longues années. Les rapports de voisinage entre ces peuples se réduisaient à une hostilité permanente toujours sur le point de dégénérer en guerre ouverte : jamais de paix durable, des trêves seulement qui n'inspiraient qu'une médiocre confiance. C'est qu'il y avait à côté de la question politique une question nationale à résoudre

1. Les lettres de l'évêque de Scara ont été publiées par Theiner, *Vet. Mon. Poloniae,* t. II, p. 439, n° CCCCLXXI; p. 442, n° CCCCLXXV. Ajoutons une lettre inédite à Sadoleto, du 1er mars 1526. Archives du Vatican, *Litt. div. ad Clem. VII,* t. II, Arm. VIII, p. 73.

et, à défaut des peuples, leurs princes se rendaient compte de l'importance suprême de la lutte. Héritier des vastes conceptions de son père Ivan III, préférant comme lui les sourdes intrigues aux franches provocations, et aux grandes journées les escarmouches, Vasili III poursuivait, avec une ténacité à toute épreuve, l'exécution du plan colossal que nous avons nommé ailleurs le *panrussisme,* c'est-à-dire la réunion, sous la bannière de Moscou, de toutes les provinces d'origine russe et de foi orthodoxe, enlevées aux descendants de saint Vladimir pendant qu'ils subissaient le joug mongol. Pour atteindre ce but, le grand-kniaz n'hésitait pas à s'allier avec l'empereur et l'ordre Teutonique, à tendre la main aux Tatars et aux Turcs, pourvu que la Pologne affaiblie, menacée, attaquée même de différents côtés, lui rendît la proie qu'il convoitait si ardemment. En dehors de l'attraction nationale, il avait encore cet avantage sur son rival qu'il disposait librement de ses trésors,

qu'il pouvait compter sur de nombreuses milices et sur l'aveugle dévouement de ses miliciens.

Sigismond n'était pas de taille à lutter avec un adversaire si redoutable. Un heureux phénomène d'atavisme n'avait pas infiltré dans le petit-fils le génie de Jagellon, son esprit de conquêtes, sa politique savante, sa rude énergie. Constamment tenu en échec par la détresse des finances, par une armée défectueuse et une *szlachta* récalcitrante, mal servi par sa nature débonnaire, il ne savait pas remuer les idées qui transforment les peuples et leur donnent un élan irrésistible. Grâce à lui, les Habsbourg contractèrent des mariages qui leur valurent la Bohême et la Hongrie, les bords de la Baltique passèrent à la maison de Brandebourg. Vis-à-vis de Moscou, après des victoires suivies de revers, il s'en tenait à une politique passive d'observation. En 1522, on avait conclu une trêve peu favorable aux Polonais, car la ville importante et populeuse de Smolensk était restée aux

Russes. Sigismond voyait avec dépit le drapeau moscovite flotter sur les murs d'une forteresse qui dominait le Dnièpre. Il eût voulu la léguer à son fils, mais sans faire de guerre, rien que par d'habiles négociations. Aussi dut-il voir avec plaisir arriver l'évêque de Scara qui se mettait à sa disposition précisément pour ouvrir et mener à bonne fin des pourparlers pacifiques. La pensée royale se résume dans les instructions données, le 10 avril 1526, à Gian Francesco [1].

Comme préambule indispensable, Sigismond exigeait que l'initiative du pape fût mise hors de doute et officiellement constatée. C'eût été une première défaite, si Vasili pouvait seulement s'imaginer que les Polonais mendiaient auprès de lui la paix. Malgré l'intervention pontificale, Sigismond n'augurait rien de bon de la part de Vasili. Avec un homme de si mauvaise foi, disait-il, aucune conven-

1. Theiner, *Vet. Mon. Poloniae*, t. II, p. 441, n° CCCCLXXIV.

tion, aucun traité, ne saurait inspirer de la confiance ou donner de la sécurité. Il consentait cependant à courir la chance et posait ses conditions : restitution de Smolensk si l'on veut une paix durable, autrement une trêve de cinq ou dix ans qui laisserait en suspens les plus graves questions. Exprimer pareilles prétentions c'était se méprendre étrangement sur le caractère de Vasili et les procédés de sa politique. Tout profane qu'il fût encore, l'évêque de Scara comprit que les négociations seraient difficiles à mener et il en prévint Sadoleto. L'idée d'une action plus efficace ne traversa même pas l'esprit de l'évêque franciscain. Il se posa en simple intermédiaire désireux d'accomplir les ordres du roi de Pologne.

A Vilno, la mission romaine faillit se dissiper en fumée. Les seigneurs lithuaniens se rappelèrent qu'ils avaient fait rebrousser chemin à Zacharie Ferreri, envoyé naguère par Léon X à Moscou, et l'idée leur vint de recourir au même procédé vis-à-vis de Gian Francesco. Ils

se méfiaient des interventions étrangères et croyaient bien garder leur frontière en la fermant aux diplomates pontificaux. Le roi fut donc invité à venir en personne conférer sur cet incident qui, du reste, ne tarda pas à s'arranger. Plus heureux que ses devanciers, l'évêque de Scara fut autorisé à poursuivre sa route jusque dans la mystérieuse Moscovie [1].

Arrivé dans la capitale russe, le 20 juillet 1526, il y trouva déjà installée une ambassade impériale. Quelques jours avant lui, Nogaroli et Herberstein, représentants de Charles-Quint et de l'archiduc Ferdinand, avaient traversé Cracovie. Sous prétexte de compliments, ils s'en allaient à Moscou dans le même but que Gian Francesco : gagner le grand-kniaz à la ligue anti-ottomane et consolider la paix avec la Pologne. Sigismond en avait pris d'abord de l'ombrage, car il n'avait sollicité aucune intervention. Herberstein surtout, doué d'un rare talent

1. *Akty Zapadnoï Rossii*, t. II, p. 171, n° 144.

d'observation, excitait ses soupçons. Une franche explication suffit pour écarter le malentendu.

A la suite de ces deux ambassades, le 14 octobre 1526, arriva aussi l'ambassade du roi Sigismond qui fut reçue en dehors de la capitale, à Mojaïsk. Vasili se voyait ainsi entouré de représentants étrangers et devait paraître plus grand à ses propres yeux, car les grands-kniaz attachaient une extrême importance à ces réunions diplomatiques autour de leur trône [1].

Les ambassadeurs, jaloux d'en finir au plus tôt, se mirent sans tarder aux affaires. Nécessairement il fallut les traiter en commun, l'objectif étant le même pour tous. Une difficulté d'étiquette surgit à

1. *Sbornik roussk. ist. obchtch.*, t. XXXV, p. 710 à 731, n° 101; Herberstein, *Rerum Mosc. Comm.*, Basileae, 1571, p. 149; Miklosich et Fiedler, *Slav. Bibl.*, t. II, p. 63 à 93; *Fontes rerum austr.*, t. I, p. 69 à 396; Adelung, *Siegmund, Freiherr von Herberstein*, p. 147 à 214; Zamyslovski, *Herberstein*, p. 28 à 36.

cette occasion. Les ambassadeurs impériaux voulurent avoir le pas sur l'évêque de Scara sous prétexte qu'il n'était point légat, mais simple envoyé. Des discussions très vives s'engagèrent sur ce point en présence des Russes qui durent prendre bonne note de ces contestations. Enfin, l'évêque parvint, paraît-il, à se faire accepter comme légat et se maintint au premier rang.

Par la force même des choses, les ambassadeurs se voyaient constitués intermédiaires et, en forçant un peu la note, presque arbitres entre la Pologne et Moscou. Les sympathies des diplomates étaient pour les Polonais, dont ils se firent, pour ainsi parler, les auxiliaires. En vain chercherait-on de grandes idées, des efforts pour dominer la situation de plus haut. Pendant toute la durée des négociations on se renferma dans l'horizon étroit d'une paix ou d'une trêve à conclure, sans y faire intervenir, si ce n'est de très loin, les grandes questions européennes.

Au début, avant les discussions sérieuses, il y eut, selon l'usage, un échange de propositions inacceptables : ballons d'essai qu'on tenait à lancer. Les Polonais demandèrent Novgorod et Pskov. Les Russes exigèrent Kiev, Polotsk, Vitebsk et beaucoup d'autres villes qu'ils s'adjugeaient libéralement à titre d'hoirie nationale. Vint le tour des ambassadeurs. Ils déclarèrent très sérieusement qu'il fallait passer outre et ne plus songer à des permutations de ce genre.

Cette décision fut acceptée sans résistance, et aussitôt le nom de Smolensk qui était sur toutes les lèvres, fut prononcé. On sentait bien que c'était le point culminant du litige, aussi Russes et Polonais se montrèrent-ils également intraitables. Par acquit de conscience, les médiateurs suggérèrent quelques moyens de conciliation. Ainsi, ils proposèrent d'équilibrer les droits sur Smolensk en y établissant une espèce de gouvernement mixte avec le partage par moitié des redevances et des impôts. L'ironie et

le dédain furent les seules réponses des Russes. Toutefois, par égard pour le pape, Charles-Quint et Ferdinand, Vasili consentit à renoncer platoniquement aux villes depuis longtemps conquises par les Polonais.

Dès lors « la paix éternelle » devenait impossible. Sigismond n'en voulait pas si Smolensk restait aux Russes, et, s'il fallait restituer Smolensk, les Russes en voulaient encore moins. On se replia donc sur la trêve. Ici encore il y avait une grosse difficulté à vaincre. Il s'agissait de l'échange des prisonniers, demandé par les Russes et refusé par les Polonais. Le motif de cette divergence se devine aisément : les prisonniers plus nombreux d'un côté que de l'autre rendaient la partie inégale au détriment des Polonais et en faveur des Russes. Ceux-ci n'en mirent que plus de ténacité pour ne pas laisser s'échapper cet avantage, et ne consentirent qu'à une trêve de cinq ans si l'échange n'avait pas lieu. Assurément une durée plus longue eût mieux satisfait

les médiateurs, mais ils crurent devoir céder encore sur ce point. C'est que le grand-kniaz, se voyant maître de la situation, ne se laissait pas forcer la main et n'accordait que ce qui était à sa convenance. Les diplomates s'en aperçurent une dernière fois lorsqu'ils demandèrent à être mentionnés nommément dans les chartes officielles de pacification. On leur répondit fièrement que c'eût été déroger aux anciens usages. En face de cette raideur, il fallut fléchir jusqu'au bout. Grâce à cet esprit conciliant une trêve de cinq ans fut conclue et jurée, sauf à être ratifiée à Cracovie avec les formalités ordinaires. Les relations moscovites ajoutent qu'à l'issue des pourparlers le grand-kniaz fit boire du vin aux négociateurs dans des coupes d'or, qu'il les admit à lui baiser la main et les congédia le même jour. Gian Francesco semble toutefois avoir prolongé son séjour pendant quelque temps. Le but que se proposaient Clément VII, Charles-Quint et Ferdinand n'était atteint qu'en partie : pour

rétablie que fût la tranquillité dans le Nord de l'Europe, le projet de croisade contre les Turcs ne s'en trouvait pas plus avancé. Vasili s'était constamment renfermé dans les formules banales, si chères au Kremlin, sur la haine des infidèles et le respect du sang chrétien. Il était d'ailleurs bien décidé à ne pas changer de politique et à rester en bonne amitié avec les Turcs sans toutefois leur sacrifier ses rapports avec l'Occident.

En effet, il se montra très bienveillant à l'endroit de Gian Francesco, s'entretint avec lui non seulement de la Pologne, mais aussi de la Suède, prodigua les plus belles assurances et déclara avoir conclu la trêve avec ces deux pays pour donner satisfaction au pape. En revanche, il demanda au pape de lui rendre de bons services. Ayant vu naguère les Italiens renouveler et embellir Moscou, Vasili aspirait à faire revivre les jours fortunés d'Ivan III. Sous l'influence peut-être des idées de Centurione, il cherchait aussi à raviver le commerce par l'exportation. Or

pour avoir des débouchés et s'entourer d'hommes capables, il fallait se rapprocher de l'Occident, et Vasili s'adressa au pape pour se ménager cet avantage. Deux mandataires, Trousov et Lodyguine, furent adjoints à l'évêque de Scara avec ordre de faire en Italie une levée d'architectes, d'ouvriers, d'artisans, et de les amener à Moscou [1]. A côté de ces diplomates qui, selon l'usage, s'occupaient aussi d'affaires lucratives, il y avait un marchand de profession, nommé Alexis Basei dans les pièces romaines, et chargé d'étudier sur place les conditions du trafic mutuel. Il est curieux de voir Vasili, en plein XVIe siècle, mettre en pratique un procédé réclamé de nos jours comme un développement opportun des rapports internationaux : les agents de commerce, si on les attache aux ambassades, auront eu pour devancier le marchand moscovite organisant le commerce entre le Nord et le Midi.

1. *Roussk. liét. po Nik. sp.*, t. VI, p. 232.

Accompagné de Russes, Gian Francesco reprit le chemin de la Pologne et arriva à Cracovie vers le 15 février 1527. Le roi ne cacha point son extrême satisfaction du succès obtenu et se répandit en actions de grâces envers le pape et son ambassadeur. A défaut d'une paix durable, la trêve désarmait au moins pour cinq ans un voisin dangereux et permettait de caresser d'autres projets. Toutefois le même obstacle se redressait partout comme un spectre, paralysant tous les efforts et étouffant dans leur germe les meilleures résolutions : la détresse des finances rongeait la Pologne. Pour sortir de cet embarras, à qui s'adresser si ce n'est au pape qui devait bien donner de l'argent puisqu'il demandait des soldats contre les Turcs? Sigismond fit ses confidences à Gian Francesco, le pressant de lui obtenir de grosses sommes en monnaie sonnante ou, pour le moins, l'autorisation de garder dans sa caisse les annates et le denier de Saint-Pierre. Tout cela devait naturellement, d'une manière ou

d'une autre, servir à la croisade. Des lettres furent écrites dans le même sens à Clément VII, au cardinal Pucci et aux autres membres du collège pourpré.

Si l'évêque de Scara aimait les réflexions philosophiques, l'occasion d'en faire se présentait ici d'elle-même. Naguère, à Cracovie, il avait demandé à Sadoleto un abri pour ses vieux jours et un morceau de pain, maintenant c'était un grand monarque qui mendiait de l'or auprès du pape. Évêque et roi, chacun était pauvre à sa manière, à cette différence près que la misère royale était autrement difficile à soulager. Gian Francesco devait plaider les deux causes à Rome, et celle du roi, et la sienne : tâche pénible pour un diplomate. Tandis qu'il s'armait de patience et de résignation, de sinistres rumeurs lui faisaient appréhender un échec. Ce ne fut qu'à Venise qu'il apprit toute l'étendue du désastre qui venait de fondre sur le Saint-Siège. L'amitié de Clément VII avec Charles-Quint avait eu un tragique

dénouement. Les troupes du connétable de Bourbon avaient pris Rome d'assaut, le 5 mai 1527. Le pape s'était réfugié au château Saint-Ange. La ville avait été mise au pillage : les scènes de meurtre, de débauche, de profanation, rappelaient les temps des barbares.

Force fut à Gian Francesco de rester à Venise et d'y attendre l'issue des événements. Sa correspondance avec le roi de Pologne nous apprend qu'il fut nommé, dans le courant du mois d'août, évêque de Puzzoli et qu'il songeait à se rapprocher de son nouveau diocèse [1]. Auparavant il se rendit auprès du pape. Le message de Clément VII à Vasili du 1er février 1528 atteste la présence de Gian Francesco avec les envoyés russes à Orvieto, où se trouvait alors pour quelque temps la cour pontificale. Le pape se montra très satisfait du grand-kniaz de Moscou, des mesures pacifiques qu'il avait prises, de

1. Dans les archives épiscopales de Puzzoli, il n'y a cependant aucune trace de cette nomination.

l'accueil fait à Gian Francesco, enfin de l'ambassade envoyée en Italie et des présents qu'elle avait apportés. Les propositions de commerce mutuel entre Rome et Moscou furent acceptées avec empressement, des sauf-conduits accordés à discrétion. Quant aux architectes et aux artisans, victimes du siège et dispersés de tous côtés, Clément VII avouait n'en pouvoir envoyer qu'un nombre très restreint, au choix de Trousov. Les plus belles promesses étaient faites pour l'avenir. En face des ruines de Rome, le pontife persécuté ne renonçait pas à la croisade contre les Turcs, il rêvait encore l'alliance des princes chrétiens, encourageait Vasili à persévérer dans ses bonnes intentions et le remerciait surtout d'avoir conclu la trêve avec la Pologne et la Suède pour obtempérer aux vœux du Saint-Siège. Vasili, en effet, s'était servi de formules analogues, et Clément VII les acceptait sans trop les approfondir. Du reste, au milieu des troubles de l'époque, cette ambassade moscovite passa inaper-

çue. Trousov semble même n'avoir pas visité Rome, au moins, à Venise, où il fut présenté au doge, se donna-t-il comme retour d'Orvieto. La seigneurie l'accueillit avec sa courtoisie ordinaire et lui facilita les moyens d'emmener un fondeur de canons qu'il avait engagé pour Moscou et qui avait été retenu à Ravenne. En dehors de ces quelques données, le seul souvenir qui nous reste de cette ambassade est un récit rapporté d'Italie par Trousov sur une église de la Sainte-Vierge [1].

Les relations directes de Moscou avec Rome s'arrêtent ici pour longtemps. La démarche hardie de Centurione qui n'avait pour but principal que la nouvelle route des Indes à travers la Russie a servi d'occasion aux papes et aux tsars

1. *Acta Tomiciana*, t. IX, p. 36, n° 39; pp. 99, à 101, n°s 91 à 94; p. 184, n° 179; p. 274, n° 264; Fiedler, *Versuch einer Verein.*, p. 77; Bibl. Saint-Marc, Sanuto, t. XLVI, p. 416, 417; t. XLVII, p. 3. Archives d'État de Venise, *Sen. Secr.*, t. LII, p. 147.

pour se mettre en rapports, pour traiter de la croisade et de la politique, en effleurant de loin la question religieuse. La trêve de cinq ans conclue avec la Pologne sous les auspices du pape était un antécédent de haute portée qui peut-être n'a pas été assez remarqué par les historiens russes. D'aucuns le passent complètement sous silence. S'il n'a pas pris les proportions d'un arbitrage où les deux parties se disputent les sympathies de l'arbitre, il n'en reste pas moins dans l'histoire comme un fait d'intervention pontificale entre deux peuples slaves, et d'une intervention couronnée de quelque succès.

Au-dessus de cet incident particulier plane la question générale de la politique des papes vis-à-vis de Moscou. Nous essaierons de l'esquisser rapidement dans un dernier chapitre. Peut-être sera-t-on étonné de la voir sous un jour nouveau. Les ambassades du XVIe siècle sont inexplicables à moins de remonter jusqu'à celles du XVe, à l'époque où se forment des malentendus regrettables.

CHAPITRE IV

POLITIQUE DU SAINT-SIÈGE VIS-A-VIS DE MOSCOU

Voir l'appendice, n° VIII.

Missionnaires romains dans l'ancienne Moscovie. — Idée de la solidarité chrétienne. — Isidore de Kiev. — Phase de transition. — Arrivée de Sophie Paléologue. — Relations suivies avec l'Occident. — Procédés diplomatiques de Volpe. — Projets grandioses. — Gislardi complice de Volpe. — Deux légendes en circulation : dispositions favorables de Moscou envers Rome, désir de la couronne royale. — Les ambassadeurs byzantins des grands-kniaz. — Fausses rumeurs propagées. — Les frères Ralev. — Opinions du cardinal Médicis et de Burchard. — Les Russes remplacent les Byzantins dans les ambassades. — Faits bizarres : Danois et Polonais reprennent le langage des Byzantins. — Les mandataires pontificaux ne parviennent pas jusqu'à Moscou. — Illusions de Paoletto Centurione. — Clément VII revient à la politique de Léon X. — Elle ne correspond pas à

l'état réel des choses. — Croisement de race dans Vasili III. — Annexion des apanages. — Timidité vis-à-vis des Tatars. — Dispositions de Vasili envers le pape. — Divorce avec Salomonie. — Malentendus au xvie siècle. — Le major Menzies. — Pierre Ier et Catherine II. — Liberté religieuse.

Une mystérieuse attraction a de tout temps rapproché Rome des Russes. Les missionnaires romains apparurent sur les bords du Dnièpre presque à la même époque que la foi chrétienne. Il y en eut déjà sous le règne de saint Vladimir, et des mandataires pontificaux vinrent de loin en loin jusqu'au xve siècle. Les chroniqueurs nationaux l'attestent brièvement sans s'égarer dans les détails. Ces rudes ancêtres des lettrés, tantôt luttant avec une nature austère, tantôt asservis sous le joug étranger, n'avaient guère de loisirs pour des récits prolixes. Au moins savons-nous qu'Urbain II a invité les Russes à la conquête du Saint-Sépulcre, que le grand-kniaz Iziaslav a invoqué l'intervention de Grégoire VII, que

le pape Innocent IV a fait ceindre de la couronne royale le front de Daniel Romanovitch. Urbain II avait cherché l'appui des Russes contre le croissant, Daniel avait demandé des secours contre les Mongols. Chaque fois, en face de la conquête sacrée ou d'un danger imminent, l'idée de la solidarité chrétienne avait triomphé, mais d'un triomphe éphémère, car elle ne parvenait point à s'incarner dans un fait durable ou marquant : les armées russes ne combattirent jamais sous les drapeaux des Godefroy de Bouillon, et des croisés ne vinrent jamais défendre les Russes contre les Gengis-khan et les Baty.

Le célèbre Isidore de Kiev marque une phase de transition. Au concile de Florence la question religieuse fut mise en première ligne. Une charte d'union fut jurée par l'Orient et l'Occident. L'alliance religieuse devait servir de préliminaire à l'alliance politique et militaire, mais la vive résistance du grand-kniaz Vasili II réduisit à néant, au moins pour Moscou,

le pacte florentin et tous les projets qui s'y rattachaient.

Jusque-là, il n'y avait eu, pour ainsi dire, que des rapports intermittents et des essais de rapprochement. C'est seulement sur le déclin du xve siècle, à l'occasion du mariage d'Ivan III avec Sophie Paléologue, que des relations plus suivies s'établissent. Il y a encore des interruptions, parfois même très longues, mais le caractère de ces relations, loin de se modifier, s'accentue de plus en plus et se développe au gré des circonstances. A côté des traditions chères aux deux parties, surgissent des malentendus qui passent de génération en génération et durent des siècles entiers.

Il n'entre certes pas dans nos intentions de refaire à nouveau l'histoire racontée ailleurs du mariage de Sophie Paléologue. C'est à un autre point de vue que Gian Battista della Volpe, promoteur infatigable de cette combinaison matrimoniale, doit être considéré ici. Vrai type d'aventurier de haute volée, il a été le

premier inventeur de certains procédés diplomatiques fort étranges qui n'en ont pas moins laissé des traces profondes et durables. Cet ingénieux Vicentin était un Italien de la Renaissance : hardi, entreprenant, sans peur et sans scrupules. Mieux que les autres, il connaissait le terrain où la scène se déroulait, et c'était là son grand avantage sur tous ceux qui l'entouraient. Les Italiens se bornaient à l'Occident, l'horizon des Moscovites n'allait pas au delà du Kremlin. Quant à Volpe, il embrassait les deux pôles de la sphère d'action. Les idées prédominantes à Rome et à Venise lui étaient aussi familières que les aspirations de Moscou, et son imagination féconde lui suggérait les moyens d'en tirer parti.

Entre les mains du Vicentin, l'affaire du mariage de Sophie devint une spéculation financière. Mais Volpe ne voulait pas s'enrichir d'une manière vulgaire, des idées grandioses fermentaient dans sa tête, et s'il soignait ses intérêts privés, il se croyait aussi appelé à résoudre les plus

graves problèmes d'État. Ce qui donne la mesure de sa délicatesse de conscience, c'est qu'il se donnait à Rome pour catholique et à Moscou pour orthodoxe. Un homme de cette trempe, prêt à sacrifier la vérité, pouvait réussir dans la conciliation.

Poser la question du mariage dans des termes précis, c'eût été en compromettre d'avance le succès. Le Saint-Siège n'eût jamais consenti à l'union d'une catholique avec un orthodoxe sans imposer les restrictions ordinaires. De son côté, l'orthodoxe Ivan eût repoussé avec horreur une catholique jalouse de conserver sa foi. Pour provoquer le rapprochement, il fallait donc mitiger les termes, déguiser les contrastes et, en dernière analyse, donner le change sur l'état réel des choses. En effet, dans les chroniques russes, Sophie passe pour une orthodoxe, tandis qu'à Rome Ivan III est censé être partisan du concile de Florence, tout prêt à corriger les erreurs qui auraient pu se glisser dans la foi. Volpe, fidèle à son

rôle d'intermédiaire, fait acte d'hommage au pape. A Rome, diplomates et chroniqueurs sont convaincus que la cause catholique est gagnée. En 1473, un an après le mariage de Sophie, grâce aux agissements de Volpe et de Gislardi, le pape Sixte IV partageait les mêmes convictions et allait encore plus loin : il croyait le grand-kniaz de Moscou sur le point de vouloir reconnaître solennellement la primauté du pontife romain. Il s'en ouvrait aux Nurembergeois avec une satisfaction sincère en leur recommandant Gislardi qui se rendait en Russie à travers l'Allemagne [1]. On avait vu tant de peuples se réunir au Saint-Siège qu'on admettait facilement le retour complet des Russes qui passaient pour être déjà à demi réunis.

Historiquement Volpe et Gislardi nous apparaissent comme les premiers propagateurs et tenants d'une opinion qui du-

1. Bref de Sixte IV du 1er novembre 1473. Archives de Nürnberg, Saal I, Lade 209, n° 54.

rera longtemps et d'après laquelle Moscou est favorablement disposée pour le catholicisme. Le cardinal Isidore et l'évêque d'Acqia, Antoine Bonumbre, ont dû renseigner les papes sur la situation religieuse en Russie, mais aucun document n'a conservé leur témoignage. Quel qu'il eût été, les vues optimistes des Gislardi et des Volpe ont certainement prévalu.

Une autre légende, non plus religieuse, mais politique, se forme à la même époque au sujet de Moscou et grâce, croyons-nous, aux mêmes initiateurs. Les pièces officielles n'en font pas mention, aucune trace ne s'en laisse surprendre dans ces premières négociations, mais un obscur chroniqueur de Nürnberg nous a livré le secret diplomatique. Cet honnête Allemand qui nous donne le grand-kniaz de Moscou pour un puissant souverain d'au delà de Novgorod n'a pu écrire que ce qu'il a entendu, sans y rien ajouter de son propre fond. Or, lorsque Sophie traversait la cité bavaroise, il a inscrit dans ses annales que l'évêque Bonumbre, com-

pagnon de la princesse, s'en allait dans le Nord prêcher la vraie foi et décorer du titre royal le grand-kniaz Ivan [1]. Cette confidence n'a pu être faite que par Volpe. Elle n'est pas restée ensevelie dans les écritures, il y aura eu des indiscrétions involontaires ou calculées, car la fable de la couronne royale que le pontife romain donnerait au fils de Monomaque a fait le tour de l'Europe, excitant des jalousies et provoquant des appréhensions. L'empereur Frédéric envoya un émissaire à Moscou pour bien établir que c'était à lui, chef du Saint-Empire, et non au pape que revenait le droit de distribuer les couronnes. Casimir, roi de Pologne, supplia Sixte IV de ne pas accorder les insignes royaux au maître du Kremlin et au rival des Polonais. Quel n'aura pas été l'étonnement d'Ivan III qui se croyait héritier des Césars et s'adjugeait modestement l'aigle byzantine

1. *Chroniken der deutschen Staedte,* t. X, p. 330 à 331 ; t. XI, p. 468 à 469.

aux griffes envahissantes, lorsqu'il apprit qu'on lui supposait des convoitises de couronne latine! Les boïars aussi fiers que leur maître répondirent constamment aux envoyés impériaux que le grand-kniaz tenait ses titres de ses ancêtres et de Dieu, et qu'il ne les mendiait pas auprès des étrangers. Ivan lui-même ne laissa pas tomber un mot sur ce sujet. Il aurait cru en rompant le silence déroger à sa dignité.

Et cependant ces deux légendes ont duré à Rome plus d'un siècle : on s'imaginait le grand-kniaz de Moscou sur le point de devenir catholique, et la couronne royale passait pour un talisman qui détruirait tous les obstacles. Aussi chaque fois qu'un mot d'ordre de croisade partait du Vatican, les Moscovites étaient invités non seulement à prendre les armes, mais aussi à revenir au pacte de Florence et à se laisser ériger en royaume. C'est que les rumeurs habilement lancées par les Volpe et les Gislardi ont été soutenues et propagées par d'autres. Les

circonstances elles-mêmes se sont mises de la partie.

En effet, après l'arrivée de Sophie au Kremlin les relations avec l'Occident devinrent plus fréquentes. Des représentants du grand-kniaz parcoururent les pays étrangers. Le plus souvent c'était des Byzantins accompagnés parfois de Russes qui s'en allaient en Italie touchant barre à Milan, à Venise, à Florence, à Rome et à Naples. Les colonies grecques échelonnées dans ces villes et le désir de revoir des compatriotes ont pu exercer quelque influence dans le choix de cet itinéraire. Toujours est-il que les procédés des Byzantins à Rome paraissent assez singuliers. Léon X, naguère témoin oculaire des ambassades d'Ivan III auprès d'Alexandre VI, en avait conservé le meilleur souvenir. Elevé sur la chaire de saint Pierre, il disait ouvertement dans une correspondance officielle que ces émissaires du grand-kniaz étaient venus déclarer l'intention de leur souverain « de reconnaître la religion chrétienne et

de se remettre sous l'obéissance de la sainte Église romaine [1]. » Que s'était-il donc passé? Quelles paroles magiques ou ambiguës avaient-elles été prononcées? Quels procédés équivoques avaient été mis en œuvre? Un Médicis, initié aux affaires et perspicace ne pouvait être victime d'une grossière erreur et, pontife suprême, il n'eût pas hasardé une affirmation téméraire en matière si grave. Les documents du pontificat d'Alexandre VI sont muets, mais un fait antérieur jette quelque lumière sur les agissements qui ont pu se produire. C'était en 1488. Deux Byzantins, les frères Ralev, parcouraient l'Italie au nom d'Ivan III. Ils annonçaient partout la grande victoire remportée par les Russes, l'année précédente, sur les Tatars, établissant ainsi en Europe la renommée militaire de leur souverain. Arrivés à Rome, les deux ambassadeurs assistèrent à la messe d'Innocent VIII et le maître des cérémonies,

1. *Acta Tomiciana*, t. V, p. 188.

Burchard, nous dit à cette occasion qu'ils étaient venus faire acte d'hommage et d'obédience au pape. Ce renseignement est consigné dans le journal sans trace aucune d'étonnement, tout comme s'il s'agissait d'un ambassadeur d'Espagne ou de Portugal, ou bien d'un dénouement depuis longtemps prévu [1]. Et de même qu'à Rome des Médicis et des Burchard donnaient pour but à ces ambassades l'union des Églises, les catholiques étrangers établis à Moscou se complaisaient dans des espérances similaires. Le père de Pighius qui se trouvait dans ces conditions en faisait à son fils la pieuse confidence [2]. Qu'on rapproche de ces incidents les deux voyages d'André Paléologue à Moscou : catholique et recevant au Vatican la sainte Eucharistie de la main du pape, il semble n'avoir scandalisé personne au Kremlin ni avoir été traité d'apostat. Qu'on se rappelle les cir-

1. Burchard, *Diarium,* t. I, p. 323.
2. *Lettera d'Alberto Campense,* éd. Séménov, p. 72.

constances particulières de l'époque : c'était au lendemain du concile de Florence, lorsque les esprits flottants, les caractères faibles, se payaient volontiers d'illusions. Ajoutons enfin, non pour élever des accusations gratuites, mais pour ressaisir la vraie physionomie du passé, que la nature même des affaires à traiter, les faveurs à obtenir, inclinaient les ambassadeurs byzantins à se montrer conciliants, à marcher de loin sur les traces de Volpe et de Gislardi.

Toutefois les Byzantins n'avaient fait qu'ouvrir la marche. Bientôt ils furent accompagnés, voire complètement remplacés par des Russes. Les grands-kniaz avaient le sentiment des hautes convenances et comprenaient très bien que des nationaux seraient les meilleurs représentants de leurs propres intérêts. Il était réservé au XIXe siècle, au grand étonnement du comte de Maistre, de voir se repeupler d'étrangers le ministère des affaires étrangères. Que si les ambassades devinrent en général plus fréquentes au XVIe siècle,

leur itinéraire changea de direction. Elles n'allèrent presque plus au delà des Alpes, on ne les vit que rarement sur les bords du Tibre. En lutte avec la Pologne, Vasili, fils d'Ivan III, s'occupait surtout à chercher des alliés en Allemagne et auprès de l'ordre Teutonique, en Moldavie et en Crimée. A défaut de diplomates complaisants, ce sont des Danois et, le croirait-on? des Polonais qui reprennent les traditions byzantines du siècle précédent et font valoir les sympathies présumées de la Russie pour le catholicisme.

Des faits bizarres se placent ici sous la plume de l'historien. En 1513, lorsque Jules II présidait les Pères de Latran, le roi Jean de Danemark négocie avec lui l'admission du grand-kniaz au concile. Ce n'est pas que le maître du Kremlin eût voulu venir en personne à Rome, mais on le disait tout prêt à envoyer des ambassadeurs. Jules II et le roi Jean tombèrent tous les deux, le même jour et la même année, frappés par la mort, et leurs négociations furent ensevelies avec eux

dans la tombe. Mais voici que Christian II reparaît auprès de Léon X comme avocat des Russes. On sait déjà, nous venons de le mentionner, quelles étaient les illusions de ce pontife sur les ambassades d'Ivan III. Le langage d'un roi de Danemark qu'on pouvait à bon droit supposer au courant de la situation, dut le confirmer puissamment dans son opinion favorable.

Et comment n'y aurait-il pas ajouté foi puisqu'un diplomate polonais corroborait par son dire le témoignage de Christian? Érasme Ciolek, évêque de Plock, plus connu sous le nom latinisé de Vitellius, représentait alors Sigismond Ier au Vatican. A titre de Polonais, il était à l'abri du soupçon de partialité envers les Russes, auxquels son maître se montrait ouvertement hostile; dignitaire de l'Église, intéressé au salut des âmes, son avis n'en avait que plus de poids et d'autorité. Il est vrai que le roi de Pologne écrivait dans un sens opposé, ne ménageait pas les couleurs sombres et repré-

sentait le grand-kniaz comme un homme sur lequel il ne fallait pas compter, mais Léon X malgré ses sympathies polonaises persistait dans ses idées favorables sur Moscou.

Des mandataires pontificaux qui se fussent rendus eux-mêmes au Kremlin, eussent traité avec les boïars et vu les choses de près, auraient pu se renseigner à fond et surprendre le secret de la situation. Le pape lui-même, quoique sans arrière-pensée de contrôle et suivant le cours ordinaire des choses, essaya à plusieurs reprises de recourir à ce moyen. Chaque fois, les envoyés romains se mirent en route, mais pour une raison ou pour une autre n'atteignirent pas Moscou. Ni Jacques Piso, ni le dominicain Nicolas Schomberg, ni Zacharie Ferreri, ne franchirent jamais la frontière polonaise. Seul, le marchand génois Paoletto Centurione, pour avoir été plus prudent, fut plus heureux que ses devanciers. On se rappelle que, revenant à Rome, il n'y trouva plus Léon X qui venait de mourir, mais tout

ce qu'il raconta à Adrien VI et à Clément VII ne faisait que confirmer les anciens récits des Byzantins et les données plus récentes d'Albert Pighius, des rois de Danemark et de l'ambassadeur polonais Érasme Ciolek.

En vue de ces circonstances, on peut se rendre compte des motifs qui ont porté Clément VII à se maintenir dans la même ligne de conduite que son cousin germain. En effet, tout en restant dévoué à la Pologne et à ses intérêts, il rechercha comme Léon X l'union avec Moscou, s'efforça de réconcilier celle-ci avec la Pologne et d'entraîner les deux pays slaves dans une même campagne contre les Turcs.

Mais ce système basé sur des opinions surannées qu'on acceptait de confiance, jusqu'à quel point correspondait-il à la réalité des choses, aux vraies dispositions du Kremlin?

Dans la période qui nous occupe le trône de Moscou a été possédé successivement par Ivan III et son fils Vasili III. Nous avons dit ailleurs quels étaient les

sentiments d'Ivan sur les deux points que les papes avaient le plus à cœur. Orthodoxe et se posant en champion de l'orthodoxie, il écartait toute idée d'union avec l'Église latine. Et plutôt que de se battre contre les Turcs, il préférait garder secrètement leur amitié et se borner à des manifestations platoniques contre les infidèles.

Il nous reste, pour achever le tableau, à esquisser la physionomie de Vasili qui a reçu Centurione à Moscou et négocié avec l'évêque de Scara. En vain chercherait-on dans les chroniques nationales des appréciations sur le grand-kniaz. Les annalistes de l'époque se bornent à donner les faits sans les discuter, laissant ce soin à la postérité. Deux étrangers ont comblé en partie cette lacune : Herberstein a visité lui-même Moscou à deux reprises, Giovio a eu de fréquents entretiens avec Dmitri Guérasimov. Le baron autrichien et le prélat de Côme nous ont légué leurs confidences. Grâce à ces renseignements, on peut replacer Vasili dans

le milieu où il a vécu et pénétrer son caractère.

Il y avait croisement de race dans le fils du Moscovite et de la Byzantine Sophie Paléologue. Mais ce mélange de sang russe et oriental n'a pas produit de génie puissant ni de caractère hors ligne. Homme de talents ordinaires, il le paraît plus encore peut-être qu'il ne l'a été, se trouvant écrasé par les deux grandes figures, aux traits fortement accusés, de son père Ivan III et de son fils Ivan IV le Terrible. La rude énergie et l'inébranlable constance des princes de sa race ne lui ont pas cependant manqué. Il a contribué comme eux à l'unification de la Moscovie, et c'est même lui qui a détruit les derniers apanages avec leur ombre d'institution républicaine ou leur simulacre d'indépendance. Ainsi Pskov était la sœur cadette de Novgorod la grande qui avait succombé sous les coups redoublés d'Ivan III. Elle avait aussi ses bruyants comices, ses magistrats électifs, et son commerce n'en était pas moins

florissant. Vasili fit valoir contre elle le droit du plus fort, et l'annexion de Pskov arracha au chroniqueur cette plainte poétique : un aigle aux ailes multiples, aux griffes de lion, a fondu sur moi. Il m'a enlevé trois cèdres du Liban : ma beauté, ma richesse, mes enfants. Notre terre est déserte, notre ville ruinée, nos marchés détruits. On a emmené nos frères là où n'ont jamais vécu ni nos pères, ni nos grands-pères, ni nos aïeux. Après cette conquête restaient encore Riazan et Novgorod Séversk. Les deux possesseurs de ces apanages dont l'un, Vasili Schémiakine, était la providence de la Russie méridionale contre les Tatars, furent tour à tour appelés à Moscou, accusés de trahison et jetés dans les fers. Désormais, avec la disparition de ces deux principautés, l'unité territoriale de la Russie était parachevée.

Tandis que ce travail d'absorption s'accomplissait à l'intérieur, il fallait simultanément se défendre contre les ennemis du dehors. Le khan Moham-

med-Guireï, oubliant la politique de son père et séduit par l'or polonais, lançait contre les Russes ses hordes avides de butin et de sang. Aux Tatars de Crimée se joignaient ceux de Kazan, les Nogaïs et parfois les Kosaks du Dnièpre. Vasili n'était pas un Dmitri Donskoï, le courage personnel lui manquait, il n'avait pas le génie de capitaine. Mohammed réussit, en 1521, à s'avancer jusqu'à Moscou, et peu s'en fallut que la capitale ne fût prise d'assaut et livrée au pillage. Le grand-kniaz n'avait songé qu'à sa sécurité personnelle, il s'était enfui dans le Nord, s'en remettant aux boïars de la défense du Kremlin.

Assurément un prince qui ne savait pas attendre de pied ferme l'ennemi n'aurait jamais eu le courage de l'attaquer. On ne pouvait pas compter sur Vasili comme auxiliaire dans une croisade contre les Turcs, rien que par suite de sa timidité. De même que son père, s'il étalait son ardeur contre les infidèles, c'était pour en être quitte à peu de frais

et remplacer les coups de sabre par des coups de langue.

Les belliqueuses exhortations des papes retentissaient donc en vain à Moscou. Pouvait-on croire, au moins, que Vasili était favorablement disposé envers l'Église romaine et le pape? Plus d'une fois le grand-kniaz a eu l'occasion de s'expliquer sur cette matière, notamment lorsque le chevalier teutonique Dietrich Schomberg lui annonça l'arrivée de son frère Nicolas avec mission de traiter les affaires religieuses. En pareille occasion, le prince moscovite ne manquait jamais de faire ouvertement sa profession de foi grecque et de manifester son attachement inébranlable à la religion de ses ancêtres. Ce langage était sincère, les faits confirmaient les paroles. Quant aux sentiments personnels de Vasili envers le pape, malgré le bon accueil fait à l'évêque de Scara, malgré les messages courtois envoyés à Rome, il lui portait plus de haine qu'à tout autre homme, au dire de l'impartial Herberstein, et songeait si

peu à reconnaître sa juridiction universelle qu'il l'appelait tout court docteur de l'Église romaine.

Quand bien même cette fâcheuse disposition d'esprit n'eût pas existé, un autre obstacle, d'un genre intime, aurait toujours empêché un rapprochement avec Rome. Marié depuis longtemps à Salomonie Sabourov, Vasili n'avait pas de postérité. L'avenir du pays pouvait s'en ressentir, et le fils de Monomaque redoutait de voir s'éteindre l'étincelle dynastique. Touchés par ses plaintes réitérées, les boïars lui insinuèrent le divorce. Moyen radical assurément, mais inouï dans la famille princière et capable de scandaliser le peuple. Après de longues hésitations et ne voyant pas d'autre issue, Vasili se décida à ce parti extrême. Salomonie fut malgré sa résistance renfermée dans un couvent, et Daniel, métropolite complaisant, se chargea de bénir l'union sacrilège de Vasili avec Hélène Glinski, jeune et belle Lithuanienne. Ceci se passait en 1527, à la même époque où l'évê-

que de Scara négociait à Moscou la trêve avec la Pologne et se flattait peut-être d'obtenir d'autres succès.

Une conclusion évidente se dégage ici : l'ignorance à Rome des vraies conditions de Moscou. On ne saurait en faire un reproche au pape et à leurs ministres. Rien que les énormes distances jointes à la difficulté des communications leur serviraient d'excuse. Il faut y ajouter l'étrange coïncidence de bons renseignements venant de différents côtés et l'échec de tous les moyens de contrôle. C'est ainsi que se formait à Rome une politique traditionnelle étayée sur une base absolument chimérique.

Vers le milieu du XVIe siècle, des phénomènes analogues se sont encore reproduits. Hans Schlitte s'est attribué le rôle de Gian Battista della Volpe et l'Europe entière s'est occupée un moment des projets fantastiques de cet aventurier. Un ambassadeur autrichien a répété les naïves insinuations d'Erasme Ciolek et des rois de Danemark. Et pour que rien ne

manquât à la ressemblance, les émissaires pontificaux furent également arrêtés en route et empêchés de pénétrer jusqu'à Moscou. C'est seulement vers la fin du siècle que Possevino, doué d'un grand don d'observation et admis au Kremlin, réussit à éclairer dûment le Saint-Siège sur quelques points essentiels.

L'apparition du faux Dmitri dans les premières années du XVIIe siècle vint renverser toutes les notions établies, et troubler profondément les esprits. Ce tragique événement est devenu une source intarissable non seulement de griefs, mais aussi de malentendus. Le major écossais, Menzies de Pitfodels, envoyé à Rome par le tsar Alexis en 1673 pour plaider la cause de la Pologne, menacée par les Turcs, a été le précurseur d'une nouvelle série de diplomates et d'un ordre nouveau d'idées à échanger.

C'est sous le règne de Pierre Ier et de Catherine II que se sont établies les relations diplomatiques dans la forme qu'el-

les retiennent encore actuellement. Il n'est plus question de croisade. Officiellement la réunion des Églises n'est plus traitée. Un nouveau champ de négociations s'ouvre de lui-même. Des étrangers catholiques répondent à l'appel du tsar réformateur et viennent se fixer en Russie. Vers la fin du XVIIIe siècle, après les trois démembrements successifs de la Pologne, la population catholique de l'empire se chiffre par millions. Le libre exercice de leur culte est garanti aux nouveaux sujets russes sur la foi des traités. Le Saint-Siège se fait un devoir de s'intéresser à ses coreligionnaires, de défendre leurs intérêts, de plaider leur cause, de réclamer en faveur de la dignité des consciences. Les idées s'échangent par voie diplomatique on sait avec quel succès. Mais au-dessus de la bureaucratie russe s'élève l'opinion publique de plus en plus portée vers la liberté religieuse qui serait l'émancipation des catholiques et la meilleure solution peut-être de la question polonaise.

APPENDICE

APPENDICE

I

LES CENTURIONE

La maison des Centurione est une des plus anciennes de Gênes. Paoletto Centurione appartenait à la famille Cantelli (Giscardi, *Alberi genealogici,* ms. de la Bibliothèque de Gênes dite della Missiona urbana, p. 193) qui adopta le nom de Centurione dès la fin du XIVe siècle, lorsque les Guelfes et les Gibelins se partageaient la cité. En 1528, André Doria ayant organisé les vingt-huit *alberghi* qui correspondaient aux *consorterie* de Florence, les Centurione furent admis dans cette élite et se distinguèrent par le nombre de

leurs clients. Les armoiries des Centurione-Cantelli étaient d'azur avec un triangle fleurdelisé d'or. (Fransone, *Nobiltà di Genova*, Genova, 1636, planche XXVIII.)

Paoletto était le fils naturel de Raphaël Centurione dont l'épouse légitime s'appelait Linoreta (diminutif italien d'Éléonore) Lomellini. Le fait de la naissance hors mariage de Paoletto est attesté par Buonarotti (*Alberi genealogici*, ms. de la Biblioteca civica de Gênes, t. I, p. 200), où le nom de Paoletto est écrit en lettres rouges, signe certain de bâtardise. En outre, parmi les actes du notaire Francesco Camogli, il en est un ainsi catalogué : *Paulus, filius naturalis D. Rafaelis, filii Anfreoni* (Archives d'État de Gênes, Sezione notarile : Richeri, Libro fasciato di cartina, Indice, p. 227). L'acte lui-même n'a pas été retrouvé.

Une certaine célébrité entoure à Gênes le nom de Paoletto. Dans le recueil de Grillo (*Elogi di Liguri illustri*, Genova, 1846, t. I, p. 366 à 376) Spotorno a résumé en quelques pages tout ce qu'avaient écrit avant lui Giustiniani, Foglietta, Bizaro et quelques autres encore. Deux points ne sont pas suffisamment éclaircis : le voyage de Paoletto aux

Indes mentionné par Canale (*Storia del commercio... degl'Italiani,* Genova, 1866, p. 231), et le voyage d'Angleterre vers 1525, où il aurait demandé au roi une nouvelle mission et où la mort l'aurait surpris au milieu de ses préparatifs. Les lettres et les actes de Henri VIII soigneusement examinés à Londres par notre savant collègue R. Joseph Stevenson ne contiennent aucune allusion à des faits de ce genre.

Quant aux manuscrits, en dehors de Giscardi et Buonarotti cités plus haut, il n'y a plus à signaler que l'*Abecedario* de Federici (Bibl. dite della Missione urbana, n° 137, avec pages non numérotées), où il y a quelques lignes sur Centurione.

Grâce à la parfaite obligeance de M. De Simoni, nous avons trouvé deux documents inédits qui ne manquent pas de valeur : le testament de Raphaël Centurione et l'acte d'émancipation de Paoletto.

Le testament est daté du 11 mai 1492. Raphaël y a inséré la clause suivante en faveur de son fils illégitime : « Item legavit ipse testator pro anima sua et amore Dei quicquid dictus Pauletus habuit in accomendacione ab ipso testatore ita quod non

possit molestari, et ultra ducatos centum et plus minus dictorum ducatorum centum, secundum quod videbitur fidei commissariis infrascriptis. » (Archives d'État de Gênes, Sezione notarile, Atti Nicolò e Lazaro Raggi, filza 28, atto 221.)

L'acte d'émancipation du 30 août 1503 s'exprime ainsi : « In nomine Domini, amen. Nobilis Raffael Centurionus quondam Anfreoni... Paulum Centurionum eius filium presentem, volentem et humiliter requirentem emancipavit et emancipat et a sacris vinculis paterne potestatis eum penitus exemit, absolvit et liberavit, et in signum vere emancipationis eum de manu sua dextra relaxavit adeo quod deinceps possit et valeat dictus Paulus emere, vendere, contrahere, mercari et bona sua obligare in iudicio et extra... »

« Et in premium presentis emancipationis dictus Raffael donavit et donat dicto Paulo presenti et stipulanti omne peculium et omnia bona aquisita per dictum Paulum et omne id quod habuit ab ipso Raffaele usque in diem presentem et ultra quinquaginta de bonis propriis ipsius Raffaelis. » (Archives d'État de Gênes, Sezione notarile, Atti

Francesco Camogli, filza 9, 1502 in 1509.)

Paoletto a-t-il laissé après lui des écrits quelconques? Adelung (*Krit. lit. Uebersicht der Reisenden in Russland*, Pétersbourg, 1846, t. I. p. 179) l'affirme sans hésiter, mais il renvoie à Ramusio qui ne reproduit que Giovio. Une réponse catégorique est encore prématurée, et voici pourquoi. En comparant la *Moscovia* de Giovio avec le *Discorso* attribué à Marco Foscarini (Tourguénev, *Hist. Russiae Mon.*, Petropoli, 1841, t. I, p. 144, nº CXXXV), on s'aperçoit facilement que les deux auteurs ont puisé à la même source, et cette source commune ne saurait être qu'un mémoire, perdu pour nous, de Centurione. Foscarini notamment s'adjuge à lui-même des projets qui sont, à n'en pas douter, ceux du célèbre Génois. Peut-être la critique historique réussira-t-elle un jour à éclaircir cette question. Pour le moment les éléments de la solution nous font encore défaut.

Le nom de Centurione et sa qualité de Génois ont donné lieu à d'étranges équivoques. Karamzine (*Istoria Gosoud. Ross.*, St-Pétersbourg, 1819, t. VII, p. 139) a pris le nom latinisé de *Centurio* pour un nom

d'office, et de Paolo Centurione il a fait un capitaine Paul. Cette erreur est fidèlement reproduite par les plus récents historiens russes. Adelung (*l. c.*, p. 177) observe gravement que Centurione passe tantôt pour *Genovese*, tantôt pour *Januensis*. Le savant académicien aurait-il ignoré que l'un est la traduction de l'autre? Dans le *Sbornik roussk. ist. ob.*, t. XXXV, p. 692, Centurione est nommé *Zénovéianine*, et dans le même recueil, t. LIII, p. 101, on le dit originaire de la ville de *Venga*. M. Karpov, éditeur de ces documents, ne s'est pas aperçu que Zénovéianine et Venga ne sont que des altérations de Genovese (en dialecte Zenovese) et Genova.

II

PAOLETTO CENTURIONE A KŒNIGSBERG ET A MOSCOU

Les archives d'État de Kœnigsberg ont conservé les traces du passage de Paoletto.

Dietrich Schomberg, le Schoenberg des documents allemands, envoyé à Moscou en 1519, pose cette question à la fin de son rapport : « Italus cum mappa utrum potest ire et redire? » — Deutsch-Ordens-Briefarchiv, 10-21 mars 1519.

Voici la réponse du grand-kniaz : « Etiam dixisti nobis quod vult ad nos venire in nostra dominia unus mercator nomine Paulus ex Vihenna civitate, nunc autem idem Paulus apud generalem magistrum, ut nos sibi nostram gratiam exhiberemus et licentiam daremus ad nostra dominia veniendi, et ut potest in nostra dominia venire et redire libere sine omni impedimento. Tunc dicas tu ex parte nostra hoc Paulo, ut veniat ad nos in nostra dominia, venire autem et redire potest libere sine omni impedimento, et si indigeret nostram literam salvi conductus, nos mittemus sibi et literam nostram salvi conductus veniendi atque recedendi abhinc sine omni impedimento. » Ibidem. — Voir le texte russe dans *Sborn. i. r. ist. obch.*, t. LIII, p. 101.

Le 20 juillet 1519, Centurione se disposait à partir pour Moscou avec l'envoyé russe Constantin Zamytski, porteur d'un message

du grand-maitre où il y avait ces mots : « Similiter mentio facta fuit de quodam Italo, quem dominus magister cum domino Constantino mittit ad dominum imperatorem (*Vasili*), cujus intimationem majestas sua capiet. Qui si sibi placuerit cum majestate sua manebit, sin secus, salvus et incolumis repatriare poterit. — Deutsch-Ordens-Brief archiv, 26 juillet 1519.

Peut-être Centurione n'est-il parti que plus tard, car le 1er août 1519 le grand-maitre Albert le recommande à Melchior de Rabenstein en ces termes : « Wir schicken dir hiermit einen welischen Man den wollst du Muschkawitteren ueberantworten und anzeigen, dass solches derselbig Man sei, wie in der Antwort inen gegeben mitbringt. — Archives d'État de Kœnigsberg, A. 179, p. 321. Rabenstein ne se rendit à Moscou qu'en décembre 1519.

Quant au séjour de Centurione à Moscou, la source principale est la *Moscovia* de Giovio. Nous préférons ce titre qui a l'avantage d'être court et qui se trouve dans l'édition de 1578 : *Pauli Jovii Novocomensis Opera quotquot extant omnia*, Basileae, 1578, p. 82 à 95, dans les *Descriptiones*. Ailleurs, le même

travail est intitulé différemment. Cet opuscule de Giovio mérite plus d'attention que les autres à cause des sources auxquelles l'auteur a puisé. Il déclare lui-même avoir eu de longs entretiens avec Mitia Guérasimov, envoyé russe, dont il sera question plus bas. Et nous croyons pouvoir ajouter qu'il s'est prévalu des renseignements de Centurione. Giovio a seulement, sur l'ordre du pape, prêté sa plume, d'autres lui ont fourni les matériaux.

Cet opuscule a donné lieu à une étrange équivoque. Tourguénev a trouvé dans les papiers d'Albertrandi un passage de la *Moscovia* écrit à la main. Il l'a pris pour un document inédit et s'est empressé de le publier dans ses *Hist. Russiae Mon.*, t. I, p. 131, CXXVII, sous le titre de *Frammento*. Depuis lors, les historiens ont toujours cité cette pièce sans se donner la peine de remonter jusqu'à la source. Et, chose plus bizarre, les mêmes historiens citent Giovio comme s'il s'agissait de deux sources différentes.

En dehors de la *Moscovia*, Giovio est l'auteur d'une esquisse biographique de Vasili III, qui sera mentionnée plus bas.

III

MAITRE NICOLAS LÜEV

Nous n'avons que peu de renseignements sur cet intéressant personnage surnommé en Russie Niemtchine, c'est-à-dire l'Allemand. Da Collo est, à notre connaissance, le seul étranger qui fasse mention de lui. Les sources russes nous apprennent qu'il était en grand honneur auprès de Vasili III et qu'il a composé un message sur la réunion des Églises d'Orient et d'Occident. *Sotchinénia Prep. Maksima Greka,* Kazan, s. d., t. I, p. 213. — Richter, *Geschichte der Medicin in Russland*, Moskwa, t. I, p. 275 à 284.

Ni ce message ni aucun autre écrit de Lüev ne nous est parvenu. Parmi les manuscrits du couvent de Volokolamsk, conservés actuellement à l'Académie ecclésiastique de Moscou, il en est bien un qui renferme un message d'un certain docteur et grand rhéteur Nicolas du pays d'Allemagne qui écrit à

Vassian, archevêque de Rostov (nº 173, cote académique, nº 551, cote de Volokolamsk, p. 261 à 295), mais ce titre ne tient pas ce qu'il promet, et le prétendu message n'est que la réponse d'un auteur anonyme à Nicolas. Les raisonnements de ce polémiste peu versé dans la théologie sont trop mal conduits et trop faibles pour ouvrir des aperçus sur les doctrines de son adversaire. M. Jmakine en convient lui-même dans l'article qu'il a consacré à cette production littéraire de l'antiquité (*Pamiatnik* dans *Journal Min. nar. prosv.*, octobre 1880, p. 319 à 332). La seule conclusion qui s'impose, c'est que les Russes haïssaient les Latins et que cette haine se fondait principalement sur des différences extérieures d'usages et de rites. On lira avec plus d'utilité les messages de Maxime le Grec dirigés contre Nicolas et mentionnés dans le texte, quoique la déclamation y ait aussi une large part.

IV

PAPIERS D'ÉTAT D'ADRIEN VI

Dans les papiers d'Adrien VI il doit être question de Centurione. C'est à ce pontife que l'intrépide Génois a rendu compte de son premier voyage à Moscou, et la question d'un second voyage semble avoir été agitée dans le conseil papal. Malheureusement après la mort d'Adrien VI tous les papiers ont été emportés à Liège par son secrétaire Thierri Hezius, et si bien mis en sûreté qu'il n'y a plus moyen de retrouver leurs traces. Grégoire XIII les a réclamés officiellement par un bref adressé à l'évêque de Liège (de Ram, *Notice sur les papiers d'État d'Adrien VI* dans *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*, Bruxelles, t. XI, 2e série, p. 59 à 74), mais sans succès. Aucune mention n'est faite de Centurione dans la correspondance d'Adrien VI avec Charles-Quint publiée par M. Gachard.

Quelques pages ont été consacrées récemment aux relations d'Adrien VI avec Moscou par M. Hœfler (*Papst Adrian VI,* Wien, 1880, p. 408 à 412). L'auteur n'a pas fait de recherches personnelles et ne va guère au delà de Giovio et de Karamzine. Ce qui frappe davantage dans ce livre, c'est le parti pris contre l'élément slave. Nous ne dirons rien des exagérations évidentes, mais pourquoi faire de Salomonie, épouse répudiée du grand-kniaz Vasili, *la belle Sclanonie* (p. 411)? Pareil nom est absolument inconnu dans les annales russes.

V

GUÉRASIMOV ET CHIERICATI

Parmi les diplomates russes du XVIe siècle Dmitri Guérasimov se distingue avantageusement par ses connaissances et ses bonnes manières. C'est à Giovio surtout qu'il est redevable de sa réputation qui semble méri-

tée à juste titre. Outre les traductions faites avec Maxime le Grec, à la pleine satisfaction de celui-ci, qui demanda même une récompense pour son collaborateur, Guérasimov a écrit lui-même des messages sur les grandes questions qui agitaient alors le monde moscovite. Ainsi il a été mis en demeure de se prononcer sur l'*Alleluia* qui, d'après les uns, doit être répété deux fois dans les offices divins et, d'après d'autres, trois fois. Les lettrés de l'époque ne parvenaient pas à résoudre ce difficile problème et chacun s'y essayait de son mieux. Vers l'an 7000 du calendrier russe, lorsqu'on s'attendait à la fin du monde, Guérasimov, consulté par un ami, lui répondit sagement que Dieu seul savait le jour de la consommation des siècles, mais en revanche il lui suggéra des considérations mystiques sur le nombre sept. Un autre message du même auteur, relatif à la fameuse tiare blanche, fut sévèrement critiqué et même condamné par le Règlement ecclésiastique de Pierre Ier. Sur le déclin de l'âge, l'infatigable Guérasimov traduisait encore, à Novgorod, un psautier pour le métropolite Macaire. Peu de Russes au XVIe siècle ont montré autant

de propension pour l'activité intellectuelle.

Pour les détails sur Chiericati, cicerone de Guérasimov à Rome, il faut voir l'excellente brochure de M. Morsolin : *Francesco Chiericati, Vescovo e Diplomatico,* Vicenza, 1873. Les fréquentes relations avec l'envoyé russe ont fait dire à Marzari et à Castellini que Chiericati a été chargé d'une mission diplomatique à Moscou. Ce renseignement est absolument inexact, mais on s'explique l'origine de la confusion. Chiericati n'a rien écrit sur Moscou et il s'est contenté d'encourager Giovio à le faire. Même dans les lettres à Isabelle de Gonzague, datées de l'année 1525 et conservées aux archives de Mantoue, il n'est pas question de Guérasimov.

VI

LETTRE DE PIGHIUS A CLÉMENT VII

Une esquisse biographique d'Albert Pighius a été publiée par le P. Martynov sous

ce titre : *Le Saint-Siège et la Russie au* XVIe *siècle*, Lyon, 1876. Originaire de Campen, dans la province d'Over-Yssel, en Hollande, Pighius fut surnommé Campensis à cause du lieu de sa naissance. Les auteurs russes le nomment ordinairement *Campense*. Aussi laid que savant, à en croire Giovio, il fut l'homme de confiance d'Adrien VI et composa de nombreux ouvrages dont le principal est intitulé : *Hierarchiæ ecclesiasticæ assertio*, Coloniæ, 1551. Quelques opinions de Pighius sont assez hardies, et le cardinal Bona affirme judicieusement qu'il faut le lire avec précaution.

Le seul travail de Pighius qui nous intéresse est sa lettre sur Moscou adressée à Clément VII : *Lettera d'Alberto Campense che scrivò al beatissimo Padre Clemente VII intorno alle cose di Moscovia e dello stato de Moscoviti et con quanta facilità si redurrebero alla ubedienza della Santa Chiesa Romana*, Venezia, 1543. Cette lettre est divisée en deux parties. L'une traite de géographie et d'ethnographie. Karamzine (*Istoria Gos. Ross.*, t. VII, p. 67 note 287) l'a fait passer pour un plagiat de Miéchovius, (*Descriptio Sarmatiarum auctore Mattheo a*

Michovia, Cracoviae, 1521), et ceci a été souvent répété de confiance, mais il suffit de comparer les deux textes pour se convaincre que l'affirmation du célèbre historien est exagérée. Quoi qu'il en soit de cette première partie, c'est surtout la seconde, contenue dans les trois derniers chapitres, qui mérite notre attention. L'auteur y parle de l'union des Églises, il expose les motifs en faveur de cette union, enfin il appuie sur l'exclusion des Polonais dans les rapports avec les Moscovites.

Nous ne reviendrons pas sur ces points suffisamment développés ailleurs. Ici il ne reste plus qu'à vider une question de chronologie. On n'est pas d'accord sur la date de la lettre de Pighius, et aucune des opinions émises jusqu'ici ne nous paraît admissible. A notre avis, Pighius a présenté son message à Clément VII en 1525. En effet, la pensée dominante de la lettre est celle-ci : le grand-kniaz Vasili ayant envoyé un représentant à Rome, il importe de répondre à cette ambassade par une autre ambassade et d'établir des rapports constants avec le Kremlin. Or, cette allusion ne saurait atteindre que Guérasimov, car Trousov et Lody-

guine trouvèrent le pape en exil à Orvieto, et Rome sous le coup du pillage. Et en dehors de ces deux ambassades, il n'y en a pas eu d'autres sous le pontificat de Clément VII. Cette considération nous paraît trop décisive pour ne pas devoir l'emporter sur toutes les autres.

Le seul argument sérieux que l'on fait valoir pour l'année 1523 nous semble reposer sur un malentendu. Une trêve de cinq ans avait été conclue entre la Pologne et Moscou vers la fin de l'année 1522. Pighius parle aussi d'une trêve de cinq ans conclue « l'année courante », et en forçant un peu les chiffres on fait passer l'année 1523 pour la première année de la trêve, car la lettre adressée à Clément VII ne saurait être antérieure au 19 novembre 1523, date de la mort d'Adrien VI. Mais en examinant le texte de près, on s'aperçoit qu'il n'est pas absolument nécessaire de se renfermer dans l'année 1523. Les mots de Pighius : « perciòche quest ' anno istesso il medesimo Basilio quanto sia affettionato alle cose nostre, et quanto desideri di unirsi con esso noi, evidentemente l'ha dimostrato » peuvent être considérés comme une entrée en matière

pour l'énumération des faits qui suivent : trêve de cinq ans avec la Pologne, envoi d'une ambassade à Rome ; et ne se rapporter en toute rigueur chronologique qu'au dernier de ces faits.

Cette interprétation est confirmée par un autre passage de la même lettre où Pighius s'exprime ainsi : « Ol tre diciò, che accade raccontare un ' altra ambascieria del medesimo Basilio ? la qual quest' anno, del mese d'Aprile prossimamente passato, quasi da un ' altro mondo dopo otto mesi finalmente arrivò in Hispagna all ' imperadore Carlo Quinto... » L'ambassade dont il s'agit ici est celle de Zasiékine qui se trouvait à Madrid en 1525 et qui revint à Moscou avec Nogaroli et Herberstein. En vain voudrait-on y voir une allusion à Polouchkine, simple courrier, expédié en Espagne en 1522. Pighius parle d'un ambassadeur autorisé à offrir l'amitié de Vasili à Charles-Quint et à exciter le zèle de celui-ci contre les infidèles. Des commissions de ce genre n'ont pu être confiées qu'à un ambassadeur. Nous en concluons, malgré toutes les difficultés de détail, que la lettre de Pighius est de l'année 1525.

VII

GIAN FRANCESCO CITUS

Le dernier historien des missions franciscaines, P. Marcellino da Civezza (*Storia universale delle Missioni Francescane*, Prato, 1883, t. VII, 1re partie, p. 243 à 246), n'a rien trouvé de neuf à ajouter aux faits déjà connus sur la vie de Gian Francesco. Nous avons relevé son nom *Citus* dans les documents de Venise.

Wadding donne quelques détails sur les travaux de Gian Francesco en Italie, ses voyages en Orient et sa nomination à l'évêché de Scara (*Annales Minorum*, Romae, 1736, t. XV, p. 454, 463 ; t. XVI, p. 5, 72, 187), mais il ne dit rien de son expédition de Moscou.

Ce sont les actes consistoriaux qui ont conservé le souvenir et la date de son envoi en Russie (Tourguénév, *Hist. Russiae Mon.*,

t. I, p. 388, nº CCLI). Son passage par Venise est attesté d'une manière authentique (Archives d'État de Venise, *Sen. Secr.*, t. LII, p. 147; Bibl. Saint-Marc, t. XLVI, p. 416, 417; t. XLVII, p. 3).

Quelques lettres de Gian Francesco ont été publiées par Theiner et dans les *Acta Tomiciana*. Il en reste une inédite aux archives du Vatican. Elles ont été toutes signalées dans le texte ou les notes. La lettre du 15 février 1526, (Theiner, *Vet. Mon. Poloniae*, t. I, p. 439, nº CCCCLXXI), doit être du 15 mars. L'erreur ne peut être expliquée que par une distraction de Gian Francesco, car la lettre originale conservée aux archives du Vatican porte bien la date du 15 février.

VIII

ESQUISSE DE VASILI III PAR GIOVIO

Nous avons déjà mentionné plus haut (Appendice, nº II) que Giovio est l'auteur

d'une esquisse biographique de Vasili III intitulée : *Basilius, Moscoviae Princeps*, (*Vitae illustrium virorum*, Basileae, 1578, p. 313 à 315). Voici à quelle occasion elle a été composée. Pour charmer les loisirs de sa vieillesse, Giovio s'était accordé dans sa résidence de Côme le luxe d'un modeste musée qui existe encore quoiqu'il soit absolument inaccessible. Parmi les portraits du musée il y en avait un du grand-kniaz Vasili, apporté à Rome par Guérasimov, et, comme tous les autres, il a été pourvu d'une note explicative qui résume la biographie du prince moscovite.

Ce petit travail de Giovio est resté inconnu aux historiens russes. Nous n'en citerons qu'un extrait relatif au caractère de Vasili : « Ipse *(Vasili)* per legatos bella gerit, avarissime imperitat, nec largitione in quenquam utendum putat, usque adeo illiberaliter, ut legatos suos a magnis principibus redeuntes cunctis expoliet; atque ita accidit ut bello infelix existimetur, quandoquidem inviti populares edictis pareant neque fortissime propugnent... Exinde Basilius Salomoniam uxorem tanquam sterilem repudiavit et in monasterium detrusit, superinducta Helena,

nequaquam primarii viri filia... Nec multo post Basilius bello semper infelix et semper sospes, gravi oppressus pituita, mortem obiit; his profecto repudiis infamis, et uti impotenter rapax, et nusquam liberalis aut benignus apud suos inglorius. »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos I

CHAPITRE PREMIER

Premier voyage de Centurione a Moscou

Émancipation légale de Paoletto Centurione. — Déshérité à titre de bâtard. — Ses qualités, son caractère, ses voyages. — L'hégémonie maritime des Portugais odieuse aux Italiens. — Nouvelle route des Indes de Benedetto Scotto. — Centurione s'en tient au réseau fluvial. — Avantages, difficultés. — La *matouchka Volga*. — Centurione et Léon X. — Message du pape au grand-kniaz de Moscou. — Politique romaine : paix en Europe, guerre en Orient. — Bonne opinion de Vasili. — Albert de Brandebourg. — Centurione à Kœnigsberg. — Dietrich Schomberg en-

voyé à Moscou. — Il obtient un sauf-conduit pour Centurione. — Paoletto se rend à Moscou. — L'accès dans l'intérieur du pays lui est interdit. — Le voyage aux Indes d'Athanase Nikitine. — Procédés des Russes envers les étrangers. — Controverses théologiques. — Maître Nicolas Lüev et la propagande catholique. — L'orthodoxie militante. — Renseignements de Giovio. — Lettre de Vasili III à Léon X. — Départ de Centurione pour Rome..... 1

CHAPITRE II

Deuxième voyage de Centurione. — Mission de Guérasimov.

Mort de Léon X. — Adrien VI lui succède. — L'Allemagne et l'Orient. — Moscou et les Turcs. — Conseils d'Albert Pighius. — Centurione encouragé à aller à Moscou. — Mort imprévue d'Adrien VI. — Démarches de Centurione auprès de Clément VII. — Voyage de Moscou approuvé. — Message du pape à Vasili III. — Centurione revient à Rome avec Guérasimov. — Qualités de celui-ci. — Son passé : diplomate, collègue de Maxime le Grec. — Message de Vasili III. — Politique du

Kremlin. — Guérasimov et Francesco Chiericati. — Mémoire de Pighius. — Ses étranges illusions. — Un point essentiel justement apprécié. — Les Polonais doivent être écartés dans les négociations avec Moscou. — Clément VII n'adopte pas les vues de Pighius. — Gian Francesco Citus désigné pour la mission de Moscou. — Son origine, ses travaux, évêque de Scara depuis 1523. — Messages pontificaux. — Centurione désavoué. — Le roi de Pologne favorisé. — Difficultés de la mission 27

CHAPITRE III

Mission de l'évêque de Scara

Départ de Gian Francesco. — Séjour à Venise. — Arrivée à Cracovie. — Entrevue avec la reine. — Bona Sforza. — L'évêque de Scara découragé. — Départ pour Marienbourg. — Audience du roi. — Rapports entre la Pologne et Moscou. — Expédients adoptés. — Politique de Sigismond Ier. — Détresse des finances. — Armée défectueuse. — Instructions royales à Gian Francesco. — Smolensk est l'objectif des Polonais. — Difficultés à Vilno. — Arrivée

à Moscou. — Nogaroli et Herberstein. — Ambassade de Sigismond. — Embarras d'étiquette. — L'évêque de Scara a le premier pas. — Caractère général des négociations. — Ballons d'essai. — La cession de Smolensk refusée. — Prétentions des Russes. — Les Polonais fléchissent. — Conclusion d'une trêve de cinq ans. — Vasili III et Gian Francesco. — Trousov et Lodyguine envoyés en Italie. — L'évêque de Scara à Cracovie. — Confidences de Sigismond. — Arrêt à Venise. — Sac de Rome. — Gian Francesco nommé évêque de Puzzoli. — Audience du pape à Orvieto. — Diplomatie et commerce. — Les Russes à Venise. — Longue interruption de rapports avec Rome..... 49

CHAPITRE IV

Politique du Saint-Siège vis-a-vis de Moscou

Missionnaires romains dans l'ancienne Moscovie. — Idée de la solidarité chrétienne. — Isidore de Kiev. — Phase de transition. — Arrivée de Sophie Paléologue. — Relations suivies avec l'Occident. — Procédés diplomatiques de Volpe. — Projets grandioses. — Gislardi complice de Volpe. — Deux

légendes en circulation : dispositions favorables de Moscou envers Rome, désir de la couronne royale. — Les ambassadeurs byzantins des grands-kniaz. — Fausses rumeurs propagées. — Les frères Ralev. — Opinions du cardinal Médicis et de Burchard. — Les Russes remplacent les Byzantins dans les ambassades. — Faits bizarres : Danois et Polonais reprennent le langage des Byzantins. — Les mandataires pontificaux ne parviennent pas jusqu'à Moscou. — Illusions de Paoletto Centurione. — Clément VII revient à la politique de Léon X. — Elle ne correspond pas à l'état réel des choses. — Croisement de race dans Vasili III. — Annexion des apanages. — Timidité vis-à-vis des Tatars. — Dispositions de Vasili envers le pape. — Divorce avec Salomonie. — Malentendus au XVIe siècle. — Le major Menzies. — Pierre Ier et Catherine II. — Liberté religieuse 75

APPENDICE

I. — Les Centurione 105
II. — Paoletto Centurione à Kœnigsberg et à Moscou 110

III. — Maître Nicolas Lüev..... 114
IV. — Papiers d'État d'Adrien VI..... 116
V. — Guérasimov et Chiericati..... 117
VI. — Lettre de Pighius à Clément VII.. 119
VII. — Gian Francesco Citus..... 124
VIII. — Esquisse de Vasili III par Giovio. 125

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie de Marchessou fils.

CHECKING LIST FEB 3 1952

524734
Pierling, Paul
L'Italie & la Russie au XVIe siècle.
HRus
P619Ei

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED